Apologies

PAR

MARCEL DUGAS

M. ALBERT LOZEAU, M. PAUL MORIN,
M. GUY DELAHAYE,
M. ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE,
M. RENÉ CHOPIN

MONTRÉAL
PARADIS-VINCENT, EDITEURS
320, RUE BEAUDRY, 320
1919

MARCEL DUGAS

Droits réservés selon l'Acte du Parlement du Canada, concernant la propriété littéraire et artistique.

APOLOGIES

DU MÊME AUTEUR

Le Théâtre à Montréal

Feux de Bengale à Verlaine glorieux

Psyché au cinéma

Versions

Apologies

PAR

MARCEL DUGAS

M. ALBERT LOZEAU, M. PAUL MORIN,
M. GUY DELAHAYE,
M. ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE,
M. RENÉ CHOPIN

MONTRÉAL
PARADIS-VINCENT, ÉDITEURS
320, RUE BEAUDRY, 320
1919

PS8073
.3
D84
1919
c.3

A

MADEMOISELLE LOUISE READ

Hommage de profonde vénération

M. D.

Il arrive, parfois, après une lecture, un effort de l'esprit, une douleur, que, fermant les yeux, le passé, celui de l'histoire et le nôtre nous reprend dans sa vague. Toutes les idéologies viennent s'abattre sur nous et proposent leur philtre à nos inquiétudes. Nous sommes alors la proie facile de nos passions qui militent contre des idées contraires. La division habite en nous, créée par la sincérité des croyances qui vivifient l'esprit et le cœur de ceux qui nous sont proches. Notre âme est ce champ disputé sur lequel planent, tels des oiseaux angoissés, les idéals généreux de combattants divers. Les figures s'amassent devant nous et nous parlent. Impossible d'être sourdement fermés à des compréhensions différentes, à des ambitions qui visent à des buts semblables. Et nous savons que ce sont les mots surtout qui divisent. Si éloignés, en apparence, que nous soyons les uns des autres, il y a des chemins où la rencontre s'opère. Personne, parmi nous, ne se croit absolument libre du passé et du présent. Laissez-nous la joie de blasphémer, mais sachez nous comprendre.

Nous convenons qu'il y eut un Canada héroïque, un Canada d'où sortent des légendes de pourpre et d'or. Visiblement marqué dans l'histoire des hommes, il étend vers la gloire deux bras jeunes, étoilés de douloureuses blessures.

La grande histoire chevauche ses primitives destinées; elle en burine sur des tablettes d'airain l'odyssée miraculeuse. Oui, il y eut, dans la forêt vierge, suscité à la façon d'un dieu rustique, pétri de glaise, soulevé par le rythme des solitudes et le vouloir vivre, un paysan auguste qui est le père de nous tous. Selon nos vicissitudes, nous avons feint de l'oublier, mais il nous tient par les racines secrètes de l'âme. Nous n'abolirons pas, malgré nos tourmentes actuelles, ses vertus qui coulent en nos veines, comme une sève inépuisée. Mais il doit être moins sévère que ceux qui, à tous les vents, crient vers sa paternité. Je veux croire que sa figure se lève sur nos journées faites et qu'il nous regarde avec des yeux de foi et d'amour. Peut-être bien que la fantaisie qui fut étrangère à ce mâle bâtisseur de notre vie nationale et humaine ne constitue pas, à ses yeux, un jeu méprisable, et que, dans son éternité pleine de sagesse, il sourie à nos préoccupations littéraires. Cet espoir, en tous cas, flatte nos desseins et puissions-nous être pardonné auprès de cet ancêtre magnifique qui pétrissait, jadis, la glèbe de nos plaines, d'ébaucher, avec des mots et des images, cette autre patrie de l'intelligence que nous sommes tous, hommes d'aujourd'hui, conviés à fonder. De nos divergences même qui sont la variété dans la vie naîtra, peut-être, demain l'unité idéale.

Mais voilà bien des impressions qui dépassent la vanité de nos exercices littéraires. Revenons à notre légèreté, puisque aussi bien nous sommes, à côté de l'essaim des bâtisseurs, un humble ouvrier. N'affectons pas une gravité qui n'est pas notre bien, et soyons nous-même sans fausse honte.

Je veux sauver de l'oubli complet ces quelques gloses qui m'avaient distrait, naguère, de la chaleur du jour ou de l'accablement de certains soirs. En les liant en gerbe de sympathies critiques, je songe qu'elles portent témoignage d'une

curiosité d'esprit qui désirait s'étendre à tout et à tous. Ce dilettantisme qui voulait n'exclure personne nous tenait lieu, hier, d'évangile de vérité. Dans la mêlée des doctrines et des principes littéraires, nous aimions à nous attacher à cette illusion-là, peut-être la moins décevante de toutes.

Des noms se présentent sous ma plume que je peux paraître oublier: il n'en est rien. J'espère glorifier, un jour, Nelligan, Ferland, des fils du siècle qui sont penchés sur de graves problèmes ou qui rêvent, extasiés, au bord de nos claires fontaines.

En attendant que d'autres besognes rêvées s'accomplissent, je me suis efforcé de découvrir à travers la pensée de quelques poètes, les aspirations, les tendances qui caractérisent certaine action littéraire de notre époque. Je n'ai pas consigné ici toutes les manifestations poétiques du Canada. Mais je crois avoir observé chez des jeunes têtes ardentes et pensives, la bienfaisante illusion qui les couronnait, tour à tour, d'auréoles et de précieuses lumières. En communion intime avec ces esprits dévoués à l'idéal, et qui y sacrifièrent, j'ai senti refleurir, en les étudiant, toute ma jeunesse qui me venait de la beauté de leur enthousiasme, de la caresse de leurs phrases, du rythme profond et sûr qui se laisse toujours saisir dès qu'on approche les inspirés et ces chantres élus qui règnent sur les hommes.

MARCEL DUGAS.

M. ALBERT LOZEAU

Glorifiant l'espèce humaine, Lamartine avait dit, en songeant à nous tous: "L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux." Il raffinait sur la louange que, décemment, on peut faire de l'homme en général; il en présentait une figure sublime, oubliant que la majorité de ceux qui vivent ne sont que de malfaisants animaux plongés dans l'aveugle et sourde matière. Mais sa comparaison demeurait juste pour ceux qui, soumis au même despotisme de la chair que les autres, ont, cependant, remporté quelques victoires sur eux-mêmes et sauvé l'idéalisme dans le monde.

A l'encontre des autres hommes qui sont pétris d'argile grossière, M. Albert Lozeau est vraiment un dieu tombé, promu à la souveraineté de la poésie. Rappelant l'Olympe, un

firmament se tient dans ses bras épargnés par le malheur. Qu'il les soulève, et c'est le monde de la beauté qui se déroule avec son cortège de chants alternés, de déesses et d'élus harmonieux. De son cœur, encore frémissant de l'audition des musiques divines, s'échappe le soupir inextinguible de la terre vers les paradis désertés. Les muses ont nourri son âme, et infini comme les dieux déchus, il leur ressemble par l'élection et la douleur.

D'autres, et les plus nombreux, marchent sur cette terre et les miroirs du jour leur renvoient des figures repues, satisfaites. Le tragique n'enlace pas les instants de leur existence; l'ironie du destin n'a pas mis des bornes sur les routes enchantées. Ils servent leurs ambitions, leurs chimères avec plénitude et profit. Quelques rares artistes sont restés. eux, pensifs sur la montagne sainte, dédaignant de boire, selon le mot de Samain, "aux écuelles viles." Plus bas, s'agite la masse grouillante des pantins dévoués aux crimes de la politique, qui, sous la futilité d'un verbe ignare, décèlent l'emphase des attitudes, une vanité remuante et panachée. Quelque part, des justes, des esprits fins, des artistes, des curieux

d'idées et de sentiments, deux ou trois maîtres à penser qui se détachent sur le morne horizon. Et voilà le Canada intellectuel!

Fils du sol canadien, ébloui du soleil de Dieu, M. Lozeau se tient dans la vérité de son propre cœur. Il eût été beau de joindre les mains, résigné, sur son martyre. Se taire n'est déjà pas si banal! Dans un jardin où l'orage a passé, quelle noblesse ont les lys renversés d'ajouter au jour revenu leur fraîcheur encore frémissante. Des vies existent comme des encensoirs brisés; elles répandent toujours un parfum.

M. Lozeau porte autour de son front la gloire de sa souffrance. Elle lui trace une auréole. Insatisfait d'être une noble victime, il joue avec les mots et des mots tire un sens, une loi, une création. Son *Ame Solitaire* nous avait initié à son rêve de poète: quelques touffes de roses, un pan de ciel bleu, un idéal imprécis allant aux choses, le regret de ce qui ne sera jamais, voilà bien ce petit livre résumé et dont la sensibilité émue nous avait attendris. Le don de l'émotion, qui est une des principales qualités de la poésie, se présentait à chaque page. Nous étions loin de Fréchette et de Chapman, ces frères ennemis,

pourtant gras du même lait et opulents de santé prosaïque.

Après la sarabande de nos romantiques orgiaques et sans génie, M. Lozeau nous apportait une nouveauté d'émotion d'une qualité louable: la décence se joignait à la force de sentir. Rien d'un poète orateur qui se perd dans le flux des métaphores et pour qui l'image banale semble le fin du fin. Un filon venait d'être découvert!

Il est vrai qu'Emile Nelligan, ce bel Apollon enivré de Baudelaire, était apparu tel un astre nouveau. On avait salué en lui l'homme prédestiné qui ferait surgir l'œuvre longtemps attendue. La fatalité en décida autrement; et un jour, ployé, brisé, on releva l'enfant des Muses. Sur ses lèvres closes, la musique s'était éteinte. Chantre inspiré, le silence le murait, vivant, de ses inexorables parois, et la folie déifiait ce front, à jamais adorable, d'où les pensées et les images, enfantées par l'amour et la vie, s'étaient élancées vers la gloire.

Vint donc Albert Lozeau et nous connûmes des accents sincères, dépouillés d'artifice. Le culte de la rime riche qu'avait prêché un Théodore de Banville, abusé de perfection matérielle, n'en-

trait pas comme préoccupation essentielle dans la manière du jeune artiste. Nous saisissions une âme, nous lisions en elle, nous écoutions son battement. Un poète était né. Et ce poète n'oubliait pas le passé et ne s'y enfermait pas non plus. Il utilisait les rythmes conquis et la versification courante. Sous des formes consacrées, il exprimait son rêve d'aujourd'hui. Autour de cette apparition, aucun éclat bruyant: l'espoir d'une transformation de notre monde poétique ne l'avait pas hanté. Et, à une certaine époque de fougue juvénile, manifestée par de plus jeunes poètes, son attitude de farouche classique n'allait pas sans quelque intransigeance détestable. Il serait juste, en effet, de reprocher à M. Lozeau de n'avoir pas senti l'opportunité de telle ou telle intervention. L'initiative de Delahaye, qui causa un si aimable scandale, venait à son heure. Merveilleuse secousse dans l'empire des matamores et des chevaux fondus! La gravité de certaines gens, qui se croient intelligents et le sont à leur manière, empêcha de comprendre les délices qu'éprouvèrent quelques jeunes gens à foncer avec furie sur la muraille de l'optimisme béat. Avaient-ils tort ou raison? C'est sans importance, puis-

qu'ils voulaient s'affirmer par la plus noble des choses: la vie.

La bataille pour le mot préludait: la vieille beauté dut s'émouvoir des gestes fous et désintéressés qu'en terre barbare on déploya en son honneur et sous l'audace — mot doux — de ces vers, un poète avait surgi, dont les qualités vraiment rares de concision eussent fait de son livre une belle chose, à condition de sacrifices impossibles à une jeunesse affamée de tapage. On s'avisa ensuite de songer que l'effort le plus modeste méritait d'être tenté. Des ouvriers s'avancèrent. Nous eûmes assez d'esprit pour nous en réjouir.

Mais c'est déjà trop faire l'histoire d'un temps qui n'a pas épuisé toute sa course et dont les œuvres promises invitent à la plus religieuse des attentes. Les esprits en fermentation, l'espérance d'un jeune pays, vont peut-être aboutir. Ne voilà-t-il pas que, sur les bords du noble fleuve d'Amérique, des poètes nouveaux suspendent à l'érable sacrée des luths où frémit le chant de la réalité universelle ?

Le *Miroir des Jours* ne trahit pas les ambitions poétiques de ce poète des intimités. S'il ne

détermine sensiblement un aspect inconnu du talent de M. Lozeau, sa facture est d'une élégance plus certaine. Les tours s'arrondissent; la phrase coule plus nette; le rythme se précise dans la ferveur. Et les puérilités, les banalités, les mièvreries ne manquent pas; ce sont déchets de tout talent encore jeune.

La réclusion du poète de L'*Ame Solitaire*, il faut le dire, constitue sa force en même temps que sa faiblesse. Tout un monde se répand hors de ses doigts; il ne peut le capter, il le conçoit pour le réfléchir dans son imagination. La fantaisie y trouve son bien, mais l'essence vraie des choses en est idéalisée.

Par l'absence du réel dans son esthétique, les objets revêtent les caractères d'un songe il[illegible]né. Nous n'assistons pas à une véritable vi[illegible]ion de la vérité de l'univers, mais des voiles flottent sur la barbare nature et en cachent les âpres certitudes. L'enthousiasme fleurit des apparences et des simulacres. C'est la danse sous des masques autour d'un jardin de mystères, et la féerie va s'abîmer dans l'inconnaissable.

Jolis fragments de la poésie universelle, sans

doute, mais l'harmonie supérieure nous semble être un dosage élégant de l'audace de l'esprit, de visions concrètes et des réalités de l'âme.

C'est le poème de la vie intérieure qu'écrira M. Lozeau. Il nous le dit:

Ecoute de ton cœur monter la voix suprême.
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème.

Se penchant sur son âme, ses rêveries, il en entend les murmures, qui lui forment un orchestre invisible. Il associe les poètes aimés à ce concert; il les sent plus présents, de mêler leurs soupirs, leurs cris et leurs larmes au gémissement de sa propre misère. Réseau de sympathies intellectuelles et de nuances d'âmes! La fine toile se tisse, s'agrandit; elle devient une nappe où apparaissent des profils, des visages effacés, des statues aux yeux clos, l'ombre des regrets et des heures.

Il est bien chez nous, le poète des demi-jours et des teintes fanées, une sorte de Rodenbach, moins l'hallucination et le délire. Ce qui dans la nature est la légèreté même, danse, s'éparpille et se détend au milieu de la noblesse des soirs, les herbes droites, comme autant de petits poignards verts dont la plaine est hérissée, le vol de

quelque oiseau dans un matin gris perle, un automne lent à mourir, tels sont les thèmes qu'il exploite et enrichit. Un poète acharné à poursuivre le reflet des choses et leurs relations les moins prochaines, et qu'une mélancolie secrète, portée avec la vie, prédisposait à une sorte de féminité sentimentale, devait trouver, dans la nature qui se découronne avant de mourir, le motif de larmes distinguées. Pourtant, il ne refera pas la complainte lamartinienne. C'est à cette limite imprécise où l'été consume son dernier flambeau et où l'automne n'est pas encore, que sa promenade à travers bois s'effectue. Il y veut être à l'aurore avant que ses petits hôtes ordinaires aient bu toute la rosée. Qu'est-ce qu'une fleur de la solitude qui n'offre pas au poète, dans son calice épanoui, le joyau merveilleux déposé par la nuit finissante? Et qu'il se hâte de contempler une dernière fois la source avant qu'elle ne soit obscurcie sous les feuilles tombées et ne ressemble, par l'anarchie des éléments qui la troublent, aux existences chargées des scories du rêve;— tristes larves végétatives, privées de floraison; symbole parfait de ces algues remuantes, qui, au fond des eaux, étalent une vie chétive d'où

pas une fleur ne s'élance.

A côté de ces paysages de nature et d'âme où il mêle l'expression du sentiment abstrait à la vie fourmillante, le poète célèbre l'amour. M. Lozeau n'est qu'un homme et il fait son métier d'homme. Il chante l'amour terrestre. Et c'est très bien. Nous sommes assez faillibles et assez grands pour le subir et l'éprouver en profondeur. Quel est le poète de génie qui n'a pas consacré ses plus magnifiques vers à le glorifier? Lamartine, le plus pur poète du dix-neuvième siècle, a dépassé en beauté ce monologue unique, sublimisé par la voix des musiques intérieures, éternel par-delà les jours et la mort.

M. Lozeau est humain; il devine combien un cœur d'homme est puissant dans l'amour. Il n'empêchera pas sa muse d'approcher les tentations de la terre et de s'y laisser, du moins, effleurer. Sur la tapisserie de sa chambre, il a vu le drame, l'illustre drame dont on n'a pas encore appris s'il fallait déplorer davantage l'affreux égoïsme de l'homme ou l'inconsciente légèreté de l'animal féminin. Au profit d'une idée étrangère, divine uniquement, il ne confond pas des sentiments qui, très beaux, très forts, ne s'unis-

sent pas, mais plutôt se superposent. La misère du cœur est grande; le démon invaincu qui livre sans cesse des attaques, en dépouillant nos fiertés et notre orgueil, nous révèle de quel limon nous sommes bâtis. (Je défends Lozeau, car vous savez qu'on l'avait accusé d'avoir écrit des vers d'amour). Aucune raison n'a, cependant, guéri l'humanité de ses concupiscences et de ses faiblesses. Ce serait en donner une image factice que de lui arranger des traits seulement spiritualisés où l'on reconnaîtrait le leurre de l'imagination, et non la figure immuable de ce roi inquiet et omnivore qui, sous toutes les latitudes et dans tous les pays, se nourrit des aliments de l'amour et cherche à se consoler de vivre avec des sensations purement humaines. Je ne l'absous pas; je le voudrais saisir tel qu'il est. Amenez-le devant les tribunaux qu'élève à nos appétits l'intransigeante raison du divin; il y sera douloureux, abattu, déchiré. Mais, vous le connaissez, de même qu'il est peu capable d'aimer éternellement, son repentir est de courte durée. Il retourne, inconscient esclave, se donner à la joie de vivre. Souriez, hommes graves, à ce fils des siècles, à ce mannequin de

chair et d'os. Mais ne le déformez pas en voulant pallier sa passion et lui composer, au bout d'une plume illusoire, une physionomie idéale qu'il tâche de commencer toujours et n'achève jamais. Qu'il surgisse dans la splendeur de ses triomphes ou s'avoue trois fois vaincu par le renaissant désir et les blessures de ses fautes! A ce compte-là, seulement, le mot vrai sur l'amour de l'homme sera dit.

Dans un ordre élevé, toute la magie de l'amour supra-terrestre opère. Son domaine est à part. Il a ses disciples, ses héros, ses martyrs. Un génie, seul, peut le chanter, là où tant de mauvais poètes, pareils à des enfants de chœurs, en mal de poésie, ont si drôlement échoué.

M. Albert Lozeau dresse à ses poètes préférés des autels. Il a un beau vers sur Ronsard, mais qui ne lui rend pas toute justice. L'art du chef de la Pléiade ne naissait pas vieilli; et sa vertu doit toujours être présente. Les dieux sont encore dans leur ciel et les formes qu'ils ont inspirées vivent d'immortalité. Sur des essences

fondamentales, nous mettons des arrangements nouveaux. Le champ de la pensée est exploré en tout sens. Dans le sillon initial, le germe de toutes les idées a été déposé. Le moderne qui pense découvrir quelque conception entièrement neuve est un présomptueux qui se flatte de rêves excessifs et inutiles, car les idées les moins exprimées dormirent au fond d'un philosophe ou poète ignorés. Les formes, elles, par leur variété inventive, peuvent refaire à la vie, aux initiatives artistiques, un visage inconnu et digne d'être acclamé.

Toute chicane omise, reconnaissons l'influence du poète des *Vies encloses* sur M. Albert Lozeau. Ce rêveur halluciné de Rodenbach, se révèle, à nos yeux, l'un des poètes adorés de Lozeau. Et comment, aussi, ne pas se prendre aux charmes alanguis que dégage une chanson où pleurent le soir, l'automne, les âmes meurtries et douloureuses? Rendons-lui grâces en souvenir du passé: c'est la version d'un poète exquis, que l'on s'acharne à nier quand on est en proie à une souffrance orgueilleuse, et vers lequel on revient, l'orage cessant. Et n'a-t-il pas recrée le poème de la douleur à sa manière, de ces divines pou-

pées, vêtues de satin blanc, qui, à jamais ensevelies, tiennent dans leurs doigts rigides, la guirlande de rêves naifs dont le parfum embaume le silence du néant? Défuntes, elles parlent encore!!!

Les poètes féminins, qui appartiennent à la même famille que celle du chantre de *Bruges*, satisfont ce besoin de tendresse maladive, ce désir de griserie qui est en nous à certaines heures de la vie où nous nous sentons moins végétatifs.

Ils sont les évocateurs d'états d'âmes concentrés et subtils; sous leurs phrases mouillées de pleurs et de corolles jaunies semble remuer le cadavre pathétique de chères sensations mortes; ils expriment cette montée de sanglots qui surgissent du tréfonds de nos âmes; ils cajolent nos blessures et nous approchent de la tristesse éternelle qui compose des hommes mûris avant l'heure, mais sauvés par leur commune détresse. Maîtres en regrets, ils nous rappellent à la grande loi souveraine de la douleur qui cisèle les âmes et parachève leur destinée: adorations d'antan qui marquèrent les journées heureuses, images passionnelles dessinées par le délire, nées du rêve éteint que bercent nos âmes encore ouvertes,

encore suppliantes; fraîches idoles, maintenant couvertes par le sable du temps, entrées si vite dans la nuit invincible: voilà l'empire où règne et se déploie l'analyste des âmes, et celui qui, de l'existence intérieure, s'est ingénié à poursuivre les troublants mystères.

A l'instar du poète belge, un Albert Lozeau construit de petites chapelles intimes où se déroulent les théories mélancoliques et sentimentales de son cœur de doux citharède. Il recompose, pour ses lecteurs canadiens, l'histoire intime de pensées fines, menues, qui font songer à des coups d'ailes, souvent à des gestes d'encensoirs maniés, ou bien à des dentelles travaillées avec un soin minutieux, des franges translucides, où l'astre avant de mourir, darde des flèches empourprées. Dans ses filets de pêcheur de lune, passent et repassent des masques morts, des algues marines, des coquillages, des lys d'eau, les étoiles aux regards dansants, les poudroiements diamantés, la mer, l'infini.

Il raconte une de ces ivresses que chacun d'entre les hommes ont éprouvées, et au bout de laquelle, après des soupirs et des cantilènes, traduisant des passions qui égarent, une froide

déesse au rire ironique et amer, nous accueille sans pitié. Il adorait un démon, "croyant aimer un ange." Roman vécu que réclame la vanité orgueilleuse de l'homme, heureux quand même de s'être paré d'un sentiment dont il est trahi.

Et c'est le fantôme, dans une chevauchée d'imagination, des milles formes qu'adoptait l'aveugle amour: descente sur les courtines du lit de la déesse amoureuse qui pétrit, avec ses chaudes mains, la tête de l'homme endormi, et à travers l'ombre propice aux désirs, à la joie des naïves possessions, la fantasmagorie répétée des âmes qui s'unissent en un baiser de fièvre. Puis les lassitudes qui délient, peu à peu, les êtres de leurs promesses, les rejetent, dépouillés et sanglants, sur le sol de la réalité, et, pour finir le drame, une couronne de pleurs, jetée à l'oubli, mais accusant les divines et constantes faiblesses du cœur humain.

Je sollicite, peut-être un peu plus qu'il ne convient, un Albert Lozeau en voulant établir un parallèle entre lui et le poète de *Bruges-la-Morte*. On voudra, qui sait? me faire reproche de le noyer dans des ressemblances trop voulues. Je veux bien me reprendre.

S'enfermer avec une chevelure de morte, la couvrir de baisers et de larmes, c'était là un jeu désespéré, favori de Rodenbach. Il s'emplissait de la volupté des pleurs et du néant. Il était le maître appliqué de cette escrime. Ce belge cherchait là ses ivresses qui prolongaient, pour lui, des réalités absentes, ressuscitaient le corps de ses bien-aimées. Ce débauché d'âme s'affinait en des analyses minutieuses, exaspérées, maladives. Et des chefs-d'œuvre de nuances naissaient dans l'enchantement des amoureuses hallucinations.

Chez Lozeau, moins subtil, moins fiévreux, plus sain, la psychologie ne s'aventure pas sur des confins aussi périlleux. Nous savons que le *Miroir des Jours* n'est pas *l'Aquarium Mental* ou le *Voyage dans les Yeux*. Rien d'aussi poussé dans l'analyse. Il dit la tendresse, l'espoir et l'amour; il se plaint de son cœur blessé. Il ne plonge pas dans l'abîme des nuances pour nous en rapporter des perles très fines. Mais, pour être moins savante, sa recherche à du prix. C'est qu'il possède des réserves d'équilibre qui le sauvent de l'hypéresthésie et qui déjà, le travaillent pour des poèmes de circonstances, certaines bana-

lités prosaïques, des chants du terroir, privés de génie, voire de talent. Tel qu'il est, voilà un Lozeau bien près de nous, notre ami, notre frère, pour tout ce que cette argile de poète hospitalisa dans son être, de souffrances, d'amour, de vérités profondes, et à qui nous avons répondu, avant ou après l'avoir lu, chacun à notre manière.

Ailleurs, je vous goûte bien, Lozeau, lorsque vous nous conduisez respirer le printemps, le printemps canadien si beau après son dégel, et contempler dans la forêt des arbres, l'ascension lente et féconde des sèves. Sur l'herbe jeune, votre rêve s'ébat; vous le baignez de rayons et de fraîcheur et il semble être:

Comme un grand papillon sur des fleurs éternelles
Qui du haut de son vol capricieux, croit voir
Frémir au vent d'été les œillets et les roses,
Cependant que le jour s'éteint en reflets roses,
Et que tous les parfums s'exhalent vers le soir.

Ce désir de joie libre, de se marier à la nature, de l'aspirer, de la sentir couler dans les veines avec ses arômes, ses sucs, invitent à la joie de vivre. Mais la fin du jour nous rejette à la mélancolie:

Un air auquel le vent du soir donne des ailes
Passe rapidement, triste et profond, sur nous
Comme un oiseau perdu venant on ne sait d'où,
Il ralentit parfois son vol, puis l'accélère,

Descend, monte, s'élance à travers la rumeur,
Plane, remonte encore, et redescend et meurt.
Qu'il ressemble à mon âme inégale et trop prompte
Cet air de violon qui descend et qui monte...

Des dernières productions de ce poète, il n'y a rien à dire. Souhaitons, cependant, que ne sacrifiant plus à l'avenir, aux nécessités monstrueuses d'une époque riche en barbaries de toutes sortes, il ne ouille plus sa muse d'inspirations guerrières. Il ne fut pas né pour servir Moloch. Heureusement des vers nouveaux ont prouvé qu'il se ressuscitait à lui-même, aux vérités de la poésie.

Le cas de M. Lozeau est singulier, inédit chez nous: voici un homme qui, sevré des ressources ordinaires qui composent l'existence des autres hommes, s'emploie à nous conquérir certains biens intellectuels. Il est un reproche à nos lâchetés. Car il pouvait ne pas ajouter d'autres

maux à son mal; il eut pu garder pour lui seul les confidences qui lui venaient des choses, de lui-même, de son exil d'entre les hommes. On le voit bien dans une tour d'ivoire habitée de tous les chants, des purs égoïsmes de l'esprit. Non, il a voulu être une voix dans la foule, faire éclater le silence, hâter, par son effort, le destin de notre littérature.

Aussi sa maison chante dans le pressentiment des mots et des idées. D'elle s'échappent des fusées qui illuminent la nuit de nos plaines. Cette âme sensible de poète harmonise la plainte des roseaux avec les accords gémissants qui s'exhalent de ses profondeurs. Ce n'est pas le rire, la chûte des astres dans la mer, la rumeur puissante d'une foule en délire, les bruyants débats de la tribune ou du prétoire, la fureur sauvage des hommes de proie qui parque les petits et les faibles dans la charette fatale. Non, mais c'est l'aube recueillie qui semble une prière d'oiseaux, de plantes, d'herbes et de sources brisées; c'est le soir qui nous prend à la tête et au cœur et se consomme en un chant de grâce sanctifiante; — c'est tout un destin songeur, replié sur lui-même, qui, au sein d'un monde précaire, s'ingénie à la

naissance d'images teintées de la pourpre d'une belle âme.

Contemplons donc cet homme: sa solitude où vit et s'exauce le rêve poétique frissonne de mille voix charmées et tentatrices. Et ainsi il s'est trouvé récompensé d'avoir souffert sa vie, de l'avoir ornée de désirs ailés, d'agréments intellectuels. Habile joueur de la lancer, telle une boule dans l'azur, au cœur des bois, sur le bord des lacs, à travers l'apothéose des soirs et la nature innombrable!

Il faut remercier le poète de l'*Ame Solitaire* d'être tourné vers un haut idéal, et d'y subordonner ses jours et le meilleur de lui-même. Ce rêveur n'est pas clos dans son rêve. Il s'humanise et tient de toutes ses fibres à la joie et à la douleur des hommes. Individualité riche qui répand ses richesses sans les gaspiller. Car il a su préserver son univers pensant et sentimental de la pire des choses: le doute intellectuel. Il croit ardemment à son art, et parce qu'il ne cesse d'être au service de son rêve, il étend la bienfaisance de sa pensée à tous. En plus et en dehors de toute réalisation littéraire ou poétique, il y a bien quelque héroïsme à demeurer serein au

milieu du martyre quotidien de son existence. Le Prométhée qui rit n'est-il pas d'une essence supérieure? Il est plutôt facile de crier, de se débattre, d'anathématiser les hommes, de blasphémer le Ciel. Une philosophie, — sourions ensemble, — qui n'aurait pas l'absolutisme de celle de Vigny, serait vraiment un code admirable offert à la fragilité des humains.

N'ayons garde de voir trop de complications dans l'âme de M. Lozeau. Sa vie est, comme ses livres, un beau miroir dont la glace n'a pas été obscurcie. Certaines agonies du cœur n'en ont pas vicié les ressorts précieux et la malédiction, telle une fleur sanglante, n'a jamais fleuri ses lèvres. Heureux prédestiné, dont l'âme accueille des créations riantes, douces et calmes, qu'il assemble en aimables caravanes.

Dans le concert poétique qui monte des rives laurentiennes, attestant la vitalité du sentiment français et l'efficacité du rêve, il fournit sa collaboration harmonieuse. Je veux le rappeler, nos défricheurs de jadis constituèrent une noblesse du travail devant laquelle un cœur canadien se sentira toujours ému. La phrase écrite ou parlée traduira imparfaitement ce qu'il y eut de sang et

de larmes répandus, ce poème obscur de la terre d'où jaillirent les blés opulents, doucement balancés au passage de nos vierges saines, gonflées d'amour et de jeunesse. C'était la préface de l'existence française-canadienne. Personne ne la reniera; elle est belle d'impatience féconde, enfantant des merveilles. Maintenant la curiosité de tout bat des ailes. Nous sommes en marche vers les réalisations de l'esprit.

La course aux étoiles est commencée. Je vois, sur la route, des pélerins qui sont morts de froid, de misère, de chagrin, de folie, d'autres qui défaillent les yeux rivés sur de lointaines lumières, d'autres encore qui tiennent dans leurs mains frémissantes le flambeau décrié. Mais quel rêve c'est de presser, sous le sarcasme des îlotes et la bave des mufles, les aurores qui veulent naître et qui, sans doute, finiront par balayer la nuit!

1912-1918

M. PAUL MORIN

PAUL MORIN

Pégase, en terre canadienne, n'avait pas encore connu une pareille chevauchée de rythmes, et pour le conduire en plaines d'harmonie, un cavalier aussi volontairement élégant et capricieux.

Cette élégance et ce caprice, "ondoyant et divers", eurent les honneurs du scandale et de l'acclamation. Il n'en fallait pas davantage pour que ce fût le succès: du coup, M. Paul Morin atteignait à la renommée. Au-devant de cette jeune inspiration musicale et chatoyante, accoururent amis et indifférents d'hier; on fêtait la naissance d'un nouveau poète accordé aux couleurs et aux formes variées des choses. Un féroce classique, M. Jules Fournier, tout pétri de Veuillot et de M. Anatole France, se plut à emboucher la trompette. M. Marcel Henry, laudateur connu, en alla de sa petite glose enthousiaste et si pitoyablement humaine. Dans l'autre camp, celui des

saints et des archontes, férus d'éthique, MM. Camille Roy, Chartier et Léo, mirent en garde le Canada tout entier contre ce jeune païen, sorti, inopinément, des couches canadiennes. Cependant, leur inquiétude, venue d'un bon naturel, ne laissait pas de jeter un sourire surpris aux pompes de Satan. Le plus rétif d'entre eux, — notons cela pour l'histoire, — fut, sans contredit, M. Edmond Léo. Il se défendit âprement de mordre à la chose. On chercha l'origine d'une influence aussi païenne. Qui pouvait bien avoir boulversé le coeur et les sens d'un jeune canadien? A la *Vérité* et ailleurs, en style de palefrenier, on voulut incriminer un grand poète français, et madame de Noailles fut traitée méchamment de "fille des Bibesco". Pour un peu, cette amoureuse des Muses se muait, à leurs yeux, en femme indésirable. De part et d'autre, le ridicule fit assaut. Les vieilles théories de l'art utile, de l'art patriotique ou religieux, sortirent de leur boîte; les paladins du trône et de l'autel brandirent dans l'air de flamboyantes épées. M. Paul Morin apprit, à coups portants, qu'on voulait le sauver malgré lui de l'ensorcellement des déesses et des dieux.

Et malgré ce tapage, le succès continuait à s'affirmer: la première édition du *Paon d'Email* s'enlevait dans l'enchantement et les malédictions; Paul Morin entrait en triomphateur au temple de la poésie.

Ah! que ces souvenirs nous vieillissent! Ah! que ces feux éteints, un moment ranimés par le souvenir, éclairent toute une jeunesse hérissée, iconoclaste, blasphématrice, vivante, éprise d'art et de beau! Essayons d'en fixer le sillage éclatant, déjà lointain, avec des notations qui servirent, déjà, à marquer notre sympathie.

Nous écrivions, en effet, à l'époque de la parution du *Paon d'Email:* "C'est en tremblant d'émotion que nous avons ouvert le livre de M. Paul Morin. Au-dessus des syllabes chantantes nous percevions le chant de notre jeunesse dévorée par le rêve et l'ardeur de vivre. Nous revivions le poème des heures mortes! C'était le temps où M. René Chopin apprenait à la jeunesse universitaire stupéfaite la façon dont les ours bavant de volupté savent mourir au pôle. C'était

le temps où M. Guy Delahaye avec une audace véritablement sacrilège, traduisait, en des petits vers défendus et outragés, sa personnalité avide de rompre avec notre héritage poétique. C'était le temps où M. Paul Morin, riche d'éxubérance, de souvenirs livresques, de curiosités en éveil, transformait en cénacle fervent, une chambre habitée, certains soirs, par le sanglot des grands poètes défunts. Epoque fertile en miracles! Des jours ont coulé depuis ces moments heureux, et ils nous ont laissé dans les bras, en s'enfuyant, une idole qui se nomme le passé."

M. Paul Morin s'est ingénié à construire un autel au paon, car, si ce royal méconnu fut aimé des cités, des dieux, des saints et des rois, son culte a fléchi depuis que d'autres royautés se sont disputé la faveur des peuples. Louons-le de ces premiers vers qui nous révèlent son désir de ressusciter la dévotion à l'oiseau merveilleux.

A la gloire du paon, sphynx orgueilleux et pur,
Je veux entrelacer, aux pages de mon livre,
A la cursive d'or l'onciale d'azur.

Et puis il s'en va le chercher partout à travers

les *Marbres* et les *Feuillages*, l'Italie, la Grèce, la France. Il s'arrêtera au bord de la patrie canadienne, pour y entonner un de ses plus beaux chants, où la raison et l'harmonie forment un chœur délectable.

Je l'ai calomnié un peu, car sa course ne sera pas aussi précise, et fixé d'avance son itinéraire. Nous le voyons à Haarlem, Bruges, Quimper. Piéton idéal, il s'avance sur les routes de l'Orient. Il ira en Perse pour y connaître l'ingénu désir...

Des doux bras cerclés d'or et de jade
D'une enfantine Shéhérazade.

Comment ne courrait-il pas faire halte à Damas ? C'est le pays d'Haroun-al-Raschid et d'Aladdin. Il y apportera une vive curiosité, son œil sensible aux "turbans" et aux aigrettes roses.

Le poète marche, court, vole.

Ouvre ta porte secrète et basse
Tendre maison de thé du Yeddo.

Le poète fatigué veut ranimer ses forces abattues, il est las d'avoir trop longtemps respiré la fleur du

lotus, de n'être qu'un pur enfant de l'esprit. Les porcelaines d'orient, qui ornent ces petits temples de l'amour, vont réfléchir ses savantes faiblesses. Tout un monde, d'ailleurs, n'existe-t-il pas dans la tête renversée de madame Chrysanthème, et toute une morale, et toute une légende, et toute une littérature ?

Mais le voyage prestigieux n'est pas encore révolu, la terre fond sous les pas de cet Orphée. Constantinople lui tend les bras. Il rêve dans la nuit turque et la grande âme orientale, voilée, mystérieuse, monte, le baigne, depuis que le rayon d'or s'est éteint sur les minarets. Dans le rappel des ombres évoquées distingue-t-il l'âme des désenchantées d'autrefois, cette longue suite de femmes gémissantes, courbées sous l'esclavage du plaisir, et qui, exaucées dans leur chair, aspiraient déjà, néanmoins, à une trompeuse délivrance ? Est-il pénétré de la misère qui s'étend, telle une mer, au-dessus d'un soleil qui permet au voyageur toute illusion viable, et dérobe la vérité, toujours affreuse ? Il vole, notre passant lyrique, c'est qu'il veut surtout voir, se brûler au rayon, regarder danser la fête prodigieuse qui se renouvelle et meurt parmi les parfums et la flamme.

De la Chine, il aura cru entendre la plaintive amoureuse de quelque mandarin éperdu. Erreur: c'était le paon qui gémissait sur l'infidélité de la femelle. Là aussi l'éternel féminin, et chez les vraies bêtes, accuse sa faiblesse, et le justicier, c'est le paon: l'air est déchiré de ses clameurs.

Le poète varie son rythme; il le colore aux choses. Tous les horizons lointains se sont réflétés en lui et l'arc-en-ciel lui-même n'en est pas absent.

Nous le retrouvons en Espagne. C'est un instant d'évocation historique: les chevaliers, les paladins, le Cid Campeador, le roi Philippe, de Véga, Hernani, tombent dans son rêve, au bout duquel émergent Tolède et Valladolid.

L'invocation à la déesse amie du paon précède une sorte d'exaltation enivrée en face de la nature: mélange de dieux et de choses qui, dans l'âme grecque, mariaient leur sereine immortalité: le grand mirage antique fascine et retient ce chantre des paons. Notre poète rend la nature complice des sensations de l'homme, il l'aménage pour des délires choisis, des impressions livresques, la joie des yeux et le frémissement d'un front fati-

gué qui se livre stoïquement à l'effleurement des brises.

Quelques pointes de paganisme léger et tout littéraire affleurent. Elles portent "Amphitrite, émergeant des eaux," "Apollon, impassible beauté," "Pallas au casque d'airain," prêtresses, corybantes et Pan à la syrinx agreste. Communiez, je vous prie, à ce bel enthousiasme:

Nature, ce matin, vous m'avez fait du mal.

.. ..

Les cieux étaient si clairs, si lumineux, si froids,
L'étang si noir, les bois si dorés, que je crois
Avoir senti mon âme, éblouie et mourante,
Frémir comme frémit un ardent corybante
Quand au son alterné des cymbales d'airain
Il sut d'un pied dansant l'Agile Riverain.

.. ..

Tout était pourpre, feu, bruissement, éclat,
L'air avait le velours bleuâtre du muscat,
Le ciel que je voyais était l'azur hellène,
Chaque tertre semblait un autel à Silène,
J'entendais la syrinx sanglotante de Pan,
Les pleurs d'un rossignol, le cri rauque d'un paon...

Matin délicieux, matin mythologique,
Le bois entier était une Hellade magique!
Et ce n'était pas moi, dans votre empire bleu,
Qui dansait en chantant, c'était un jeune dieu.

Je vous invite à regarder le sang riche qui inonde ce jeune dieu. Son printemps est un hymne aux puissances de la vie. Il a des ailes, et de sa lèvre goûlument friande coule le jus de la chaude mélisse: sa dent nacrée mord dans le cytise. Est-ce Marsyas, ou bien plutôt quelque fils des hommes arraché de son temps par le rêve millénaire? Homère et Virgile nous l'ont donc ravi. Le voilà qui apparait le front ceint de lavande. Il parle, il va parler.

Je veux l'aigu roseau, la syrinx et la lyre
Des bergers d'autrefois
Pour te louer, moqueur sylvain qui fais sourire
Et rêver à la fois...

... .

Et, si malgré mes dons de câpres et d'olives
Tu restes dans les bois,
J'irai jusqu'aux forêts de ces nymphes furtives,
Qui s'enfuient à ma voix;

Et là, sous les pins noirs, ô chèvre-pied rapide,
Dans les sombres halliers,
Je chercherai tes pas jusqu'au ruisseau limpide
Où boivent mes béliers.

Les grives et les geais, les mille êtres agrestes
Des champs et du rucher,
Les frelons stridulants et les abeilles prestes
Dans les fleurs de pêcher,

De l'ensemble innombrable et doux de leurs
[chants frêles
Font un bruit endormeur.
Je crois que la grenade a de petites ailes
A son âme de fleur!
O violent jardin, guerrier cruel et tendre,
Que vous êtes troublant!

Bientôt vous aurez fait ma langueur inquiète,
Vous brûlerez mes sens;
Je serai l'ardente cassolette
Où s'embrase l'encens.

....

Je vois trembler l'odeur adorable des choses
Dans l'éther alourdi.
Ah! viens, je veux baiser tes mains aux paumes roses,
Eblouissant midi!

La fureur sacrée éclate. L'âme du désir va s'éteindre parce que tout ce qui est humain est court; recueillons-en les derniers échos.

Soleil, sur votre autel, je promets de répandre
Le sang d'un bouquetin,
Je vous couronnerai de myrte et d'oléandre,
Dieu du pourpre matin!

Jupiter, toujours olympien, assiste à ce joli rêve de bibliothèque éclos.

L'esprit hanté de souvenirs classiques, encore tout chaud de Virgile, des auteurs latins de la décadence, de Stace dont il a déniché un exemplaire précieux sur les quais de la Seine, etc., Paul Morin nous abandonne volontiers le présent, les scènes qui se déroulent sous ses yeux et, avec la plus décidée des franchises, voue un culte à l'exotisme: culte visuel, éperdu du beau, juvénilités frémissantes et qui clament à la découverte

des faunes, des déesses et de Pan. Il ne se possède plus, il exulte, il épouse à son insu l'âme du bacchant et s'y réduit avec incandescence. L'esprit, l'enthousiasme, les rythmes fusionnent en un chant rajeuni de la légende grecque. Tout n'est pas pur dans cet essai de reconstitution athénienne, et l'âme des choses et des êtres y est à peine captée: ce sont les décors, les structures extérieures, les frises, les chevaux ailés, le centaure, qui peuplent sa vision et l'élèvent, parfois, à la hauteur d'un écran somptueux qui rutile de tous les ors, influencé de ce reflet que les choses, vivantes dans le recul, y ont projetées. Rêve d'un rêve! Et assez beau pour sacrer un poète, et, à tout le moins, faire danser de belles formes.

Chapitre d'une jeunesse soulevée par l'art, et qui des spectacles contemplés, garde une adoration qui se concrétise en mots brillants, veloutés, aux fines ciselures.

Voici maintenant des *Epigrammes*. On dirait ici sept médailles finement travaillées où une vie rare, de haute lutte, prise par le danger, le caprice esthétique, s'est fixé. Le dessin en est plutôt pur et d'aucuns s'amuseront au rythme qui s'approprie aux choses, s'y fond sans que le

chatoiement de lueurs aveuglantes n'embrume ce décor sobre et net. C'est de beaucoup la meilleure partie du livre, et réalisant une possession d'art qui la rapproche de la pièce finale.

La douce France sera le terme dernier de ce brillant vagabondage poétique. Comment un cœur français et de poète ne trouverait-il pas thème à chanter à travers ces

...paysages d'ardeur et de grâce latine?

Et si le paon fut là honoré plus qu'en aucune terre du monde, on comprend que le poète se laisse aller aux vibrations reconnaissantes,

Dans le Louvre du Roy les paons rauquent d'ennui.

J'aime à les imaginer pleurant sur des splendeurs qui ne sont plus. Au temps jadis, Pépin faisait tisser son manteau de plumes de paon. Ah! Pépin avait du goût. Et ses successeurs ont aimé le Paon. Saviez-vous que le roi Louis aimait à les voir sous ses yeux?

Leurs longs manteaux de neige effleurant le gravier,
D'un vol lourd, ses paons blancs soulèvent
[la poussière.

Ce goût d'élégance n'allait sans d'autres élégances.

Et c'est Versailles:

O cruelle douceur du petit Trianon
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douleur redit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie!

....

Cette blonde folle meurtrie, c'est la reine de France, Marie-Antoinette. Son ombre auguste couvre ce petit poème, l'un des plus caressants de l'auteur.

Le cynisme visuel du grand poète de l'*Intermezzo* évoqua, jadis, la tête coupée de l'autrichienne. Cela présentait une vision singulièrement macabre. Ici, elle est nimbée d'auréoles admiratives.

Après un pélérinage au pays de Cartier, c'est autour de Paris que le poète promène son adieu à la France. Il éparpille sa pensée sur mille choses; son caprice nous vaut la variété des spectacles dans la douceur et la liberté des mots.

Que ce soit le recueillement devant le Paon mourant des Tuilleries, ou la saine promenade avec la *Glaneuse* à travers champs, ou encore ce voyage autour de la "chambre canadienne" où ses livres dorment en l'attendant avec quelques souvenirs adossés sur la poussière des meubles, toujours la pensée s'exprime en aisance souriante et pleine de charme.

...M. Paul Morin aime les mots, il les cajole, il s'enthousiasme devant eux. Il pousse cet amour jusqu'à une sorte de passion frénétique. Partout dans ses vers le mot rare est cherché et conquis. M. Morin triomphe et sa patience rit, s'amuse, semble trépigner. Pour exprimer son rêve et ses désirs d'horizons étrangers, de villes dont les pieds de marbre trempent dans la moire opaline des eaux frissonnantes, pour dire la gloire du Paon, si beau, si lumineux dans sa robe, il veut des mots nobles, il lui faut des syllabes pleines de musique. De tout temps les choses délicates, fines et brillantes ont été mieux goûtées si on les enveloppait de lumière, de balbutiements légers et suaves. Ne plantons pas des épingles vulgaires sur le dos des libellules, et que l'aiguille fixant la petite beauté devant nos yeux soit si imper-

ceptible qu'elle paraisse à peine exister, et que tout au bout, un grain d'or flamboie, éclate.

Et quel visuel que cet assembleur de vocables et comme il note avec attention la couleur, nuance, moucheture, les évolutions des paysages, des saisons et des jours! On peut encore l'écouter:

O moite embrasement de ce jour de juillet!

Qui ne l'a pas éprouvé cet embrasement, et n'a rendu grâces à juillet d'être à la fois si cruel et si triomphant.

Sans rallumer de vieilles et respectables querelles, force nous est bien de remarquer chez ce virtuose le culte des mots pour les mots. Ce sera notre critique: elle est, sans doute, superflue. Un ouvrier d'art ne dédaigne pas une matière aussi féconde, et lui doit grande estime: c'est là, en poésie, une sagesse qui est le commencement de la vertu. Et pour être célébré dignement, l'oiseau favori de Junon sollicitera orgueilleusement, jusque dans l'éternité, tous les mots du dictionnaire. M. Paul Morin l'en a paré avec abondance, sans craindre les reproches de notre critique qui n'est que pauvreté. Je devine le

sourire de M. Paul Morin devant ces remarques chicanières: il se sentira, d'ailleurs, protégé par les ombres de Gautier, de Heredia et autres étonnants ciseleurs de poèmes.

Et pourtant, qui sait si nous n'aimons pas trop les mots, lui et nous? Il faudrait discuter cela un jour. Les tentants exemples ne manquent pas: Hugo, Leconte de Lisle et tous ceux qui au-dessus tout ont attaché le plus grand prix à la forme. Chose certaine, M. Morin lui-même nous fournirait une preuve qu'il a raison contre nous et contre lui. Son livre se ferme sur une poésie où son art se simplifie dans une élégance sans recherche. Les mots sont simples et vrais, ils jaillissent spontanément.

Somme toute, des essences fines, des mots parfumés, surtout coruscants, qui font lever tout un monde de chatoiements, de rutilances; un large éploiement de rayons, de lueurs crues ou tamisées, voilà où se veut mouvoir le poète du Paon. Des souvenirs poétiques, le chant des citharèdes anciens et des violes qui gémirent, le long des âges, sous les doigts exercés des musagètes, l'enveloppent, le grisent, le roulent dans la mélodie. Il mêle sa voix à eux, et, à de certaines

minutes, elle semble se perdre avec la leur; elle s'y confond; on dirait que c'est M. José Maria de Heredia qui chante, à moins que ce ne soit M. Henri de Régnier, et, — je le dis à sa louange — vous pensez bien, entre tous ses maîtres, — on croirait entendre le cri de l'incomparable sirène: Madame Mathieu de Noailles.

M. Paul Morin se répand, en prodigue, dans le monde des mots et des choses. Mais, au sein de telles richesses dont il s'est fait un peu l'esclave émerveillé, va-t-il se saisir entièrement, dominer la matière, les brillantes et ensorceleuses contingences? De rares fois. Il se soumet, plutôt, sans hésiter à elles; il est un homme pour qui "le monde visible" existe et, chargé de tous ses prestiges et couleurs, il est le chantre, toujours conscient, soigné, dandy, qui trépide dans les nuances mobiles de la terre, et qui, dressant sa lyre sur la nue, la fait vibrer à tous les vents. Mais les grands Olympiens n'ont pas asservi entièrement à leur discipline ce joueur de lyre: l'émotion va le surprendre, le mordre au moment qu'il taquine ses paons et nous entretient de roses et de grenades. Elle va lui venir d'une petite fille aux cheveux plats qui, un jour d'hiver,

rieuse et fébrile, aura galopé, près de lui sur un beau cheval blanc. O neige, chère neige, si vite fondue de l'hiver parisien, vous aurez vu que le poète des paons daigna être un homme, pris à la douceur d'aimer.

Le Paon d'émail !

Aimons ce rêve d'artiste qui s'extériorise en mots sonores et colorés: il y a là un si studieux amour de chûtes rares; il y a là des évocations grecques, orientales et françaises, si joliment enfermées en des verbes éclatants et choisis; il y a là un artiste, combien sûr, de son art et des rythmes commandés avec tant de capricieuse fantaisie. Nous savons qu'il possède les qualités qui l'apparentent aux plus illustres ouvriers de la forme. Et les mandarins nous manquent vraiment trop: j'imagine que nous n'aurons pas une grande littérature sans leur office décrié, mais si nécessaire à notre enfance artistique qui, comme de raison, a réussi à balbutier. Au sein des ombres élyséennes, José Maria de Heredia doit applaudir, ce nous semble, à ce fils américain, héritier de son esthétique, de sa passion de la couleur et de la beauté des mots. Il lui pardonnera, il faut l'espérer, les rares fois où le poète du

Paon d'Email, descendant de sa tour d'ivoire, se diminue jusqu'à l'humanité. Là, nous, "humain trop humain," il nous arrive de l'aimer mieux que partout ailleurs. Et comme, à notre avis, il lui sera beaucoup pardonné, parce que un jour, revêtant, en toute honnête supposition, les apparences de la faiblesse, il écrivit les vers suivants qui excusent le doux crime amoureux des êtres:

Ce n'est que l'enfantine et l'éternelle envie
De la lèvre nouvelle et du choc inédit.

Foin donc de toutes nos réserves si elles n'étaient inspirées que par un inutile esprit de chicane, ou de vues fausses sur l'art. M. Paul Morin a raison, avec Boileau et autres esthéticiens de tous les temps, de se refuser à faire de l'art une dépendance de la morale, de la religion ou du patriotisme. L'art se suffit à lui-même: il n'est pas un serviteur, plus ou moins maniable, des goûts de la multitude, des passions politiques ou religieuses. Il constitue un état dans l'état. Jadis, il a su défendre avec âpreté son autonomie; il

garde encore, malgré tout, des partisans qui le protègent des contacts servils et le sauvent des abdications déshonorantes. L'arche lumineuse se tient toujours sur la montagne: gare aux iconoclastes, aux marchands de patriotisme, de morale et de religion. (1) Philosophie, histoire, questions politiques et morales peuvent être bien servies par la littérature, mais elles ont une existence en soi, indépendante, viable. L'art, lui aussi, se meut par lui-même, et il a parfait, depuis longtemps, sa glorieuse et libre aventure. Il est: le Verbe s'est fait chair et os. L'art a grandi. Et au cours de son évolution à travers les siècles,

---

(1) Je dis "marchands," c'est crier que je salue toutes les flammes quand elles jaillissent des consciences profondes. Ici je défends Paul Morin d'incriminations barbares, je défends son orgueil, sa victoire. Je ne prêche, d'ailleurs, pas sourdement la doctrine de l'art pour l'art. Et puis je sais que de grands artistes qui en ont été accusés ont exactement voulu signifier quelque chose par leurs productions: amours, passions, rêves, tout ce qui fait l'angoisse et le bonheur de la vie est venu s'inclure au cœur de l'œuvre réalisée. Mais je voudrais applaudir au bel enthousiasme d'un artiste canadien pour les formes éclatantes et raffinées. Avant M. Paul Morin, nos poètes, sauf peut-être Nelligan, s'étaient trop abstenus de sacrifier à l'éclat, à la beauté et à la perfection des rythmes. Nelligan est une personnalité poétique plus spontanée que l'auteur du *Paon d'Email;* il nous dédie moins d'élégance extérieure et verbale; il est souvent inachevé, incomplet, inégal. Mais quatre ou cinq de ses poésies laissent deviner le génie ou la fantaisie créatrice. En général il est plus inspiré, mais moins parfait matériellement, moins maître de son outil. Nelligan, c'est l'homme de création immédiate qui dompta, à certains moments, les démons rebelles, et qui, avec de beaux cris attestant la misère profonde de l'artiste, a vu périr devant une mer remplie de galères d'or sa raison hallucinée; Morin, c'est une fleur de culture.

des conquêtes spirituelles lui ont créé un droit d'élection dans la cité des intelligences et des âmes. Il trouve son principe de renouvellement dans l'espoir des hommes, et aussi leurs douleurs. Il est à l'image de leurs joies et de leurs angoisses. Jamais passion plus belle que la sienne n'a éclaté sous le ciel et tendu à la soif des breuvages plus enivrants. Et chose sans pareille, la fuite des jours a épargné sa "jeune nouveauté." Il connut, sans doute, des supplices nombreux et savants; on le dévoya en mauvais lieux, mais il finit toujours par s'arracher des prisons où des profiteurs le tenaient enfermé. Son impérissable jeunesse se rit des persécutions; et il est, sans cesse, acheminé sur les routes de l'espace, du sublime, de l'illimité, des terres promises. Et s'il touche les âmes, c'est pour leur ravir des gémissements ou des cris qui assurent sa pérennité.

...Soyons pardonné de nos divagations si nous tâchons de trouver une vérité plus libre qui, satisfaisant aux expériences acquises, permettrait, à l'avenir, d'édifier la divine Merveille.

M. GUY DELAHAYE

M. GUY DELAHAYE

M. Guy Delahaye a semblé vivre toute la chaleur d'un beau rêve: il a voulu tenir dans des mains mortelles le visage de la beauté incréée. Nulle âme de mon jeune temps ne fut plus désireuse, à travers des essais et des illusions, d'arracher aux choses des analogies inconnues. Nul esprit ne fut plus fiévreux de savoir et de projeter dans l'inconnu les visions qui s'offrent capricieusement aux regards du rêveur ou du poète, acharné à saisir les secrètes vertus de la nature. Cette fièvre se traduisait par des mélancolies et comme une sorte d'impatience de brûler les heures: dans la poursuite de l'idéal, il s'employait à se fuir, de peur d'être trop douloureusement ramené sur lui-même, avide, altéré, voulant boire, et demeurant inassouvi d'avoir bu. Pensif, muet, lointain, on le sut attaché à un rivage où dansaient encore les chimères rebelles.

Un jour, il nous revint ayant abdiqué son frémissant individualisme, ligotté de formules nietzschéennes, adorant des dieux qu'il avait jadis tenté de brûler. Mais c'est du poète que nous voulons parler.

Toute une légende s'est constituée autour de son nom et de son œuvre. Les uns, raffinant sur l'art de découvrir le mystère, se plurent en le lisant à fournir des interprétations aléatoires et nécessairement éphémères; d'autres feuilletèrent ses minces cahiers, tout simplement, sans le comprendre; enfin quelques uns s'efforcèrent à présenter une appréciation plausible.

Si "légendaire" qu'il soit, essayons à donner de lui figure terrestre. Nous l'avons connu, nous le connaissons. Voilà qui nous force, malgré nous, à l'irrespect, et, à coup sûr nous incite à le traiter comme un mortel. Souhaitons que notre iconoclastie soit légère à son susceptible épiderme!

Les rares poètes ont ce privilège terrible et fameux à la fois de faire hésiter le critique. On ne voudrait pas les choquer avec des gloses qui dépasseraient la portée de leurs inspirations, et, à trop les louer, on sent qu'ils seraient capables d'en être profondément blessés.

M. Delahaye ne peut s'émouvoir, à coup sûr, de certaines paroles qui auraient l'air d'être insolentes. Mieux que personne il sait que, souvent, le vrai ne peut être atteint qu'avec un sourire. Il lui est même arrivé d'y enfermer tout un monde. Et c'est cette rétive et si abstraite *Mignonne*, inviolable et sacrée.

Des poésies comme: "*Quintessence du cœur blessé*, *Ennui*, *Moine*, *Air de glas*, témoignent d'une ambition d'enclore dans un raccourci aussi sec que dénué de vains ornements, les plus hauts sentiments du cœur de l'homme. Il y a juste ce qu'il faut, rien de plus: pas une épithète chatoyante, pas de verbe qui ait sacrifié à l'éclat. Cela est dru comme un fait, pareil à une dissection. Puisque M. Delahaye nous assure que de telles "cristallisations" se sont réalisées après avoir beaucoup senti, nous voulons le croire. Mais comme le doute nous presse! Je crains l'analyste qui me dit avoir de l'âme et du cœur; je regarde sa tête, ses yeux, ses mains, ses pieds et je me pose, en moi-même, cette question irrespectueuse: "Cet homme a-t-il vibré?"

C'est que je suis simple et peu raisonnable. A vrai dire, la poésie de cet homme-là ne peut

être celle que nous aimons si, par ailleurs, elle nous contraint à l'estime et à l'admiration. Quelle étonnante prérogative, en effet, que celle de paraître sentir, avoir senti, lorsque seulement y suffirait un acrobate géométrique, un artiste hospitalisant de chic les plus magnifiques impressions de la pitié, de la justice et de la vérité humaines! Il y a de quoi être ravi; cette espèce d'homme existe, elle respire la lumière et les incantations des jours, et, spirituellement, est soumise à toutes les délicieuses faiblesses de la terre. Quelle mirifique et volontaire promenade sur le décor des choses! Mais comment ces individus élus par l'intelligence et ce qu'elle renferme de divin peuvent-ils conserver encore ce qui les unit à nous: les apparences humaines. Nous n'éclaircirons pas ce mystère. Evidemment, M. Delahaye n'appartient pas à la catégorie de ces monstres superbes. Une vague parenté, sans plus. Il est humain et prend mille soins de nous en avertir. Que Dieu soit loué!

S'il calcule, dose, chante, gémit, c'est qu'il a d'abord su pleurer, gémir, crier. Il a de l'émotion, mais tellement à lui que je n'en suis pas autre-

ment touché. Tout cela, je veux être dans l'erreur, semble passé, purifié par le cerveau. Mais M. Delahaye a de l'émotion. Il est inutile et injuste de n'en pas avoir.

Si je voulais m'aventurer—me permettra-t-on ce lucide éloge? — j'oserais dire que M. Paul Morin s'est imaginé toutes les fantaisies sans qu'il lui ait été possible un seul instant, à cause d'une protection spéciale de l'Olympe, de les goûter, de se marier à elles, tandis que M. Delahaye, lui, également couvé par les dieux, a voulu, appelé, souhaité, tendu les bras aux caprices de la terre et s'est imaginé qu'il les goûtait. C'est une impression, encore que, en ces sortes de choses, on peut aisément se leurrer. Un démon, rompu à la critique, me souffle pourtant que je me trompe à demi! J'avoue que cela ne fait rien à la poésie, et que ces deux poètes sont de race; M. Delahaye, plus philosophe, né avec une complexion qui devait réfléchir l'art; M. Morin, fleur de serre, chargée de sourires, de grâces, de la somptuosité verbale, et de toute la chère corruption de notre temps incomparable. Demanderais-je pardon aux dieux d'une aussi mortelle exégèse?

Peut-être conviendrait-il, si on peut refuser la sensibilité animale à M. Delahaye, cette sensibilité qui, chez d'autres poètes que nous aimons tant, laisse fleurir de magnifiques dons, de le ranger dans la catégorie de ceux qui s'épanouissent en qualités de pure sensibilité intellectuelle. Là, nous le voyons mieux à sa place, mieux chez lui. A vrai dire, nous ne le sentons pas ailleurs. Il ne pourra, ce semble, jamais être un véritable poète de sentiment, et quoi qu'il en soit de l'impression que nous donne sa personne physique et sociale, toujours excédée dans l'individualisme ou dans l'ordre, c'est le monsieur qui s'efforce sans cesse à raisonner ses sensations. Sa poésie lui ressemble; elle est un écho châtié de lui-même. Sans doute, elle a dépouillé quelque chose de sa rudesse merveilleusement sauvage, cultivée avec une satisfaction profonde comme chacun de ses actes et de ses gestes, mais le fauve y est enfermé. Orgueil ambulant, sevré de la plus petite modestie. Allez-vous penser qu'il n'y a pas là de quoi s'intéresser? C'est ce que nous allons voir.

Sous des apparences tapageuses, M. Guy Delahaye cache un sens de l'ordre auquel il a sacrifié toujours, même lorsqu'il laissait croire qu'il

piaffait d'anarchie. La faute n'en est pas à lui strictement, mais au lecteur, distrait par des arrangements extérieurs, certaine structure qui confinait à la fantaisie. Pure concession aux libertés régnantes, et qui sait ? un défi à la routine dépourvue d'horizon et de talent.

Par ses vers de neuf pieds, par ses rythmes nouveaux, par cette buée mystérieuse qui baigne *Les Phases*, M. Delahaye ayant rejeté l'influence de Nelligan et d'Ernest Hello, son maître, est parvenu de suite à la nouveauté. *Les Phases* nous introduisent dans une âme: elles livrent le secret de la pensée de ce poète spirituel qui met son jeu dans l'infini et les démontages minutieux du cœur. Rien ne se peut comparer à *Moine, Air de Glas, Volupté mystique, Le douloureux Jongleur.* Nous allons citer les deux premiers triptyques. Ils sont beaux et purs comme des enfants engendrés parfaits, du moins en perfection matérielle et métaphysique:

MOINE

Ployé sous l'univers et son Dieu,
Le front grand comme l'intelligence,
L'œil doux et voilé comme un adieu;

Rayonnant de son corps odieux
Magnifique dans son indigence,
Et maître de tout sans liberté;
Il va consumé de vérité,
D'idéal, d'amour ou d'indulgence,
Il va son vol à la Trinité.

AIR DE GLAS

Coups d'ailes que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un son brutal
Les airs se brisant comme un cristal;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent,
Pures de la pureté d'antan,
Les ondulations en montant
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.

L'équilibre, les mots définitifs, le rayonnement qui s'en échappe, leur pouvoir de suggestion, leur vertu abstraite et frémissante, les rapprochent du néo-classicisme. Ce sont morceaux d'anthologie.

Les Phases renferment le secret d'une personnalité qui ne se laisse pas facilement deviner par le vulgaire. L'initiation devient nécessaire afin d'entrer en communion parfaite avec l'auteur. Il ne suffit pas de crier à l'obscurité pour qu'elle existe. Il se trouve des gens qui, appréciant un poète ou un écrivain, se plaisent à dire "qu'il enfile des mots ou qu'il construit des phrases vides et creuses." On sait ce que cela veut dire. Et si, par hasard, on les entend émettre une opinion ou risquer un jugement, on demeure tout étonné de leur prodigieuse facilité dans la niaiserie et l'ignorance littéraires. L'obscurité est en eux-mêmes, qu'ils cherchent d'abord à s'éclairer, à comprendre ce qui leur est peu accessible, à éduquer leur sensibilité, à ne plus vivre, satisfaits et stériles, sur des tas de poncifs dont ils ne sont pas même les auteurs, et la lumière leur viendra malgré eux.

Les Phases sont, à coup sûr, un défi à la paresse et à certaines clartés qui, étant celles de tout le monde, demeureront toujours inconciliables aux clartés de la vraie poésie.

...*Mignonne, allons voir si la rose...*, c'est affaire de doigté, de joie de l'esprit, de blague hermétique,

autre chose encore et qui, malgré l'opinion de l'auteur, nous laisse souriants et sceptiques. Mettons que ce soit tellement curieux, et décisif à ce point pour amener notre déroute. Nous confessons notre impuissance à goûter une satire aussi dépouillée, aussi voisine du silence, toujours arbitraire en suggestions.

Mignonne, en jeune fille trop bien, nous ouvre les portes du rire et c'est assez une scandaleuse chose. Quel diable que le rire! Le péché intégral pour les hommes d'ordre, une contradiction alarmante chez M. Delahaye, Satan installé, par ses propres mains, sur les cimes du Parnasse, et qui l'induit en de multiples tentations. M. Delahaye s'accoquine à l'abîme, joue avec le feu, et de connivence avec Lucifer, damne joyeusement les humains coupables de ne l'avoir pas compris.

Abordons en tremblant cette femme difficile et dangereuse: *Mignonne*. Elle est homogène, deuxièmement elle laisse éclater la souplesse de l'auteur, et troisièmement prouve la naiveté de certaines gens. Mais il n'est que de citer certaines notes supposées explicatives:

Sur le titre de *Mignonne:* "Léon Bloy a intitulé: Léon Bloy devant les cochons;" nous avons

intitulé: "Mignonne, allons voir si la rose..."

Sur la licence de *Mignonne:* "Mignonne, jeune fille très bien ne s'amusant "qu'aux jeux permis par Edmond Léo, comme, "par exemple, l'accouplement d'un singulier avec "un pluriel... parce que Louis Mercier le fait!"

On ne finirait pas d'épiloguer sur Mignonne bifaciès. Auprès d'un public qui admire les âneries des journaux illustrés, les cocasseries envahissantes des cinémas, cette fantaisie restera probablement incomprise. Elle contient pourtant matière à réflexions et de quoi nourrir les entretiens d'après-dîner. Regardez-nous sourire. Les raffinés, certes, ne se feront pas faute de la discuter, de l'orner d'interprétations diverses, aussi nombreuses qu'il existe de têtes. Ma gravité vous mendie encore un sourire.

Une œuvre laisse jaillir des sens différents: nos passions, nos intérêts, nos espoirs, notre dégoût dictent fort souvent la compréhension d'un livre. Un idéaliste comme Marsile Ficin salue en Dante la beauté immatérielle; un Maurras, bâtisseur du siècle nouveau, transporte dans l'interprétation de la *Divine Comédie* son besoin de réalisme et de positivisme pratique. Cette fois, je suis grave et pédant.

A poursuivre de telles réflexions nous aurions l'air de négliger cette *Mignonne*, jeune fille si bien. Je parie que vous êtes inquiets de son équilibre. Eh bien, soyez à jamais édifiés.

"Sur l'équilibre de *Mignonne:*

"L'auteur de *Mignonne* n'est pas morphinomane, ni nymphomane, éthéromane, ni érotomane, succèssomane, ni quoi que ce soit—mane, à moins qu'être soi-même (— self-mademan) (ipsomane, non dipsomane) — soit être un *mane* quelconque; car il peut bien rester quelque chose d'avoir produit un livre *bizarre comme un début d'aliénation mentale,*" disait M. Lozeau, au sujet *des Phases.*

Nous ne parlerons pas de la *Note sérieuse*, qui possède la valeur d'un manifeste et demanderait à être citée toute entière. La bibliographie est également très intéressante. Nous retenons au passage un des principaux auteurs recommandés: Sur le principe d'autorité:

Oeuvres complètes. Edmond Léo (pas *in odio auctoris*)."

Mais c'est un plaidoyer personnel de M. Delahaye, auteur savant et obscur, cher à la légende.

Cessera-t-il de nous être impitoyable? Pitié! Qui ne voit qu'il dépasse les bornes de toute vengeance littéraire permise? Une barbarie inconsciente le poussera-t-elle jusqu'aux confins du supplice? De grâce qu'il ne continue pas sur ce ton: car il nous mène au point final, ce final au point qui est bien le triomphe châtié du [illegible].

...Adieu, Mignonne, je renonce à vous connaître davantage. Mon sacrifice est grand, vous pu[illegible] j'avais pour vous je ne sais quelle tendresse [illegible] et vous n'êtes qu'esprit: *Mignonne*, vous êtes tabou!

Partir d'un point connu pour arriver à des buts différents, c'était tout le sport de *Mignonne*. Mais *Les Phases* recelait bien une autre vertu. Nous y demeurons attachés, puisque cela nous donne l'occasion d'insister sur l'un des aspects de ce poète. Après avoir relu ces petites pièces volontairement déconcertantes, quelqu'un me disait avoir l'impression de tomber dans une pharmacie de curieuses bouteilles minuscules, le musc compris. Il prisait une telle volonté de se traduire, et sous des tournures désinvoltes, une discipline retorse.

Ce qui mérite, à nos yeux, d'être retenu, c'est

le caractère de sensualité cérébrale qui s'avère dans la plupart de ces poésies. L'amour, le sanglot, les larmes, le doute, l'espoir y sont, pour ainsi dire, amenuisés. C'est de l'alchimie poétique, un résidu des sentiments les plus vifs qui peuvent troubler, égarer l'homme, — l'œuvre de chair sur laquelle l'esprit a soufflé. Le Moi psychique sort du creuset singulièrement épuré. De l'argile où s'enlisait l'homme de volupté ne monte plus maintenant que la figure sublimée de la passion, l'ombre des trop humaines tendresses; dans la bête, un ange s'est éveillé pour prendre son essor vers les régions de la pensée, maîtresse des défaillances et de la vie.

Ce que j'aperçois encore au fond de cette poésie, c'est la beauté de l'orgueil, l'organisation des mots dans des moules étroits, l'esprit qui surveille le cœur, un troupeau de phrases qui gémissent sous le knout impitoyable de la raison. (1) Ce que j'aperçois, c'est le jeu avoué et constant de la volonté qui s'exerce à la création. Je

---

(1) Ce poète se meurt, en effet, de géométrie, de raison, de diathèse et de médecine. Et il y a, heureusement, à côté de ses systèmes dont il est un orgueilleux accablé, la vie avec ses anarchies inéluctables, et parfois délicieuses.

loue une si rare vertu. Si, comme je le crois, le bonheur est un mythe qui n'a d'existence réelle que dans l'imagination leurrée ou le sanglotant désir vers des formes fallacieuses, ou l'espérance d'échapper à l'uniformité triviale des jours, quelle sagesse il y a d'ordonner ses sensations, de les dresser en mosaïques, et pour tout dire de composer, vivant, sa propre statue. J'admire, mais je n'approuve pas; je comprends sans applaudir. Je suis choqué de ce soin de transfigurer la bête, la très certaine bête. Si le chef-d'œuvre, comme je le crois, consiste aussi à demeurer debout, agonisant sous les flèches du désir, de l'amour et de la mort après avoir étreint sur une poitrine déchirée le brillant mirage des formes vaines, pourquoi cette coquetterie spirituelle d'une cariatide de l'homme sur le fronton des Empires de la mort ?

La mort vaste et sourde ne mérite pas qu'on lui dédie de si magnifiques présents.

Mais que de commérages, ma chère, quel pessimisme!

Aimer avec sa volonté et son intelligence, à la façon d'un légiste secouant des formules frigides entre deux baisers, de l'entomologiste qui guette

des petites bêtes, d'un chimiste qui adore ses cornues, ou aimer avec des yeux qu'aveugle le mirage sensuel, prisonnier du délire, courbé sous l'esclavage des possessions, peut-être que c'est, enfin de compte, avant le saut final, la même chose, en tout cas aboutir.

Aboutir, tout est là.

M. ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE

M. ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE

A propos de *l'Invitation à la vie.*

Il naît, au monde des lettres, en un tourbillon de mots qui veulent célébrer la vie. Et il se chante à travers elle, en de beaux accents lyriques que presse une âme débordante de sève, de fraîcheur et d'avenir. Rien, dans son ensemble, qui décèle l'inquiétude, les angoisses, la sombre face de la mort: ce sont des rythmes précipités qui battent en une poitrine ravie d'absorber le jour; c'est un chant continu où éclatent le désir et le bonheur; c'est un cri aigu de cerf en liberté.

La joie de vivre, de se mouvoir sous la caresse des rayons, les herbes frissonnantes, le ciel épanoui comme une immense supplication à la félicité, le fleuve berceur, oiseaux, fleurs, caprices de la nature et de la femme, composent pour sa vision d'artiste des thèmes choyés, joyeux, précis et enflammés.

La possession de la joie déchaîne en lui un beau lyrisme: et c'est un homme ivre; et son ivresse lui fait nier la mort. Si elle se présente, il voile, avec ses deux mains, des yeux offensés; il lui crie qu'elle n'est pas, qu'elle ne doit pas être.

Il est ivre, ce Roquebrune!

Mais son ivresse n'est qu'un défi suranné à la puissance mortelle. O mort irréductible, violente et féroce, je te sens rire avec toute ta cruauté de happeuse immonde.

Il est ivre, ce Roquebrune!

Mais avec quelles délices! Dans le filet diapré des choses, la bouche en feu, si semblable à l'impudente grenade, il s'excite à chanter les éléments qui meurent, et pendant qu'il ouvre les bras sur cette trompeuse nature et la veut étreindre amoureusement, elle se dérobe, toujours narquoise, à son effusion.

Et il est toujours ivre!

Avec quel acharnement lyrique! Il la découvre partout, — la belle vivante, — il l'invente, il la décrète. Il dit: Elle est.

Il s'abuse avec patience et ténuité. Insolent de négation, fermé aux évidences mortelles, il

vous la montrera parmi les arbres, vêtue de feuilles et de jeunesse; ou couchée, répandue sur des pétales de roses; ou féroce, subtile, le long des tiges d'assassines jacinthes; il vous l'imaginera enveloppée, fondue en un décor mouvant de symboles, d'enivrantes contradictions, dressée sur des jambes qui titubent, cependant qu'elle jette à cet animal absurde qu'est l'homme des baisers infinis.

Hélas! ce n'est qu'une image, un symbole dévoyé, une parure de néant menacée par l'usure d'un matin rapide, d'un soir furtif et carnassier.

Comme il est ivre, ce Roquebrune!

Le poison est là pourtant: et le rire, la flétrissure, les rides, les déchirements. Les serpents dorment au fond des bosquets en fête; ils vont se réveiller; l'épine va déchirer la fleur, les corolles commencent déjà à s'effeuiller une à une; la jacinthe, flétrie, détruite, ne sera bientôt plus qu'une essence vaniteuse rappelant un souvenir. Moins dominé par le néant que les autres témoins de la nature puisque de lui, à chaque printemps, s'élancent les résurrections, l'arbre n'offrira qu'un corps profané où la vie remettra bourgeons et feuilles éphémères. Et dans

l'homme, roi dérisoire de la création, plus mort que tout, Lui, saluez un spectre désolé qui a perdu son âme.

Ce Roquebrune inconscient se révèle, à nos yeux, comme le laquais ébloui de la mort. Comment se peut-il refuser à la sentir qui berce la terre dans un sommeil qui s'éternise, et prend, chaque jour, de nouvelles victimes? Aveugle magicien, certains soirs que l'ardeur de vivre nous fait plus pâles et plus fièvreux, ne l'avez-vous pas aperçue dans un miroir, pressante de signes qui caressent?

A elle, l'omnipotence, l'ubiquité.

Et les plus chères morsures imprimées aux êtres et aux choses n'ont-elles pas un goût de mort triomphante? Abaissez donc votre orgueil devant cette vraie vivante.

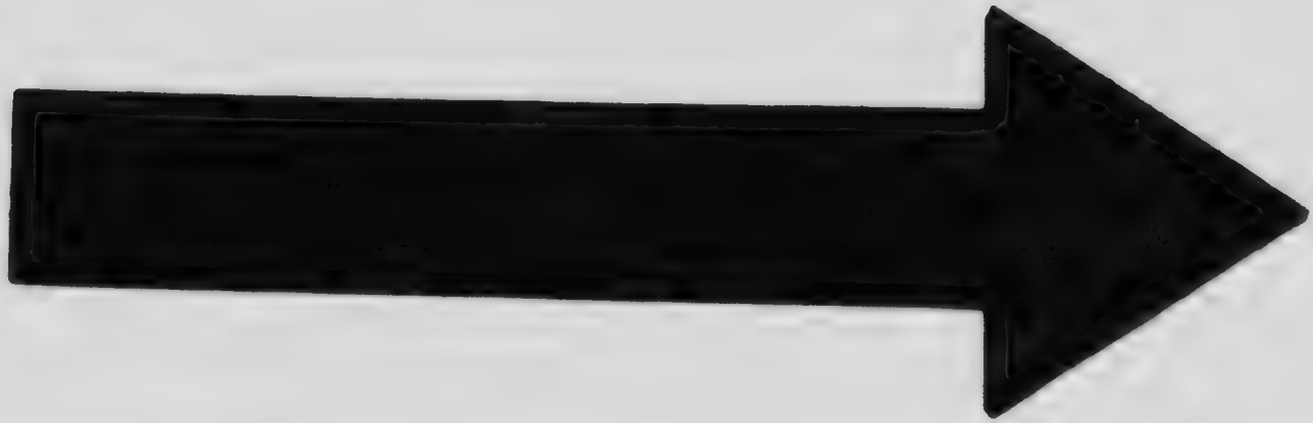
Ce n'est pas seulement le crépuscule, mais la mort des dieux, de tous les dieux. Ils ne boivent plus, désormais, de leurs regards jadis altérés les divines lumières des heures. La Mort, glorifiée par la loi et des religions faussées, guette et dévore ces escouades viriles d'hommes neufs qui marchaient hier à la conquête de la vie.

Et la terre, éprise de meurtres, roule toute une mer de têtes condamnées.

Les Dieux sont morts, et avec eux, toute la jeunesse qui dansait sur les rives de Cythère. Mais un soupir s'est exhalé de cette nuit qui règne sur l'univers; c'est l'âme du dernier des dieux qui revient gémir: Frédéric Nietzsche se plaint, car la vie se meurt, la vie est morte.

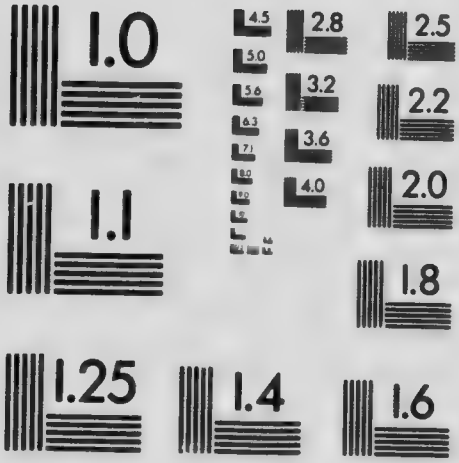
1915

M. RENÉ CHOPIN



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

M. RENÉ CHOPIN

Le *Cœur en Exil* veut être un hommage à la France. M. René Chopin se reconnaît de la patrie de l'intelligence en vertu de cet impérialisme spirituel qui crée toute une famille française sur les points extrêmes de l'univers civilisé. Hommage filial où il entre de la pudeur et de l'admiration! Il n'ignore pas que la lumière viendra de Paris, de cette capitale de la beauté qui recèle la féconde expérience des plus beaux siècles poétiques. Si, en effet, on doit se défier des jugements qui nous en arrivent et qui sont commandés souvent par des intérêts de parti, l'opportunisme ou une conception étroite de l'art, quelle qu'elle soit, il n'est que de s'ouvrir les yeux pour reconnaître la variété des formes qui traduisent le beau. Le grand art demeure étranger à des classements arbitraires, aux normes inventées par des sophistes. Il ne doit pas, non

plus, se convertir en instrument quelconque de règne politique sur les masses moutonnières.

En dehors, disons mieux, au-dessus des écoles, règne l'indépendance de l'esprit créateur qui fait butin de tout ce qui est grand, noble et vrai. Il présente autre chose qu'une bouche affamée, des instincts de domination éphémère et qui se croit éternelle parce qu'elle s'efforce, au nom usurpé de la beauté pure, de se mirer au divin miroir et ne réussit, grâce à son étroitesse, qu'à produire des unités ressemblantes, sans physionomie et sans vigueur propre.

M. René Chopin échappe au reproche possible d'imitation lourde, épaisse, sans élan. Il a ses maîtres, ses poètes préférés, qui l'initièrent aux procédés poétiques. Mais les signes, visibles chez lui, par quoi se reconnaissent les poètes originaux s'imposent à notre louange. Ce poète actuel, teinté de modernisme littéraire, apparaît à son heure, au moment où des espérances se lèvent après les tentatives laborieuses de nos romantiques et de ceux qui les suivirent immédiatement. Il les continue dans l'harmonie et ses mouvements lyriques donnent à son visage une vie qui nous est nouvelle. Ce n'est pas ainsi que

l'on avait entendu le lyrisme chez nous; il était aussi débordant, mais de qualité moins savoureuse.

Le *Cœur en Exil!* Qui le voudrait croire, tant ce cœur riche de vie, de pensées et de sentiments à transformé en matière précieuse ce qui tombait sous lui. Et parce qu'il s'est élevé au-dessus de la foule et qu'il s'est refugié dans une Béthanie de rêves, il a mérité de voir éclore en floraisons abondantes les dons qu'il portait en germe.

Dans un liminaire éloquent, le poète Chopin nous apitoie sur la fortune physique et morale de l'artiste canadien, qu'il compare à un arbuste battu par les vents contraires, et il lui trace, dans le quatrain qui termine le préambule, comme une ligne de conduite:

Ignore cette mer démente qui s'effare,
Ruée à ses labeurs...

....

Précieuse parole! Un poète, s'il veut être complet, doit se créer une forte vie intérieure;

c'est l'unique moyen d'échapper à la banalité que les plus grands poètes populaires n'évitent pas toujours. Quelque chose de la grossièreté des foules est passé en eux et il l'expriment dans leurs vers. On comprendra que nous exceptons ces demi-dieux barbares dont la puissance créatrice est une des faces du génie. M. Chopin ne sera jamais le poète des foules. Il ne le veut pas, il a d'autres ambitions, des mobiles plus raffinés. Il désire penser lui-même au lieu de refléter la pensée de son temps et des hommes qui vivent autour de lui. Il s'aperçoit qu'une civilisation plongée comme la nôtre dans la matière, où les travailleurs intellectuels font figures d'îlotes, n'a rien d'inspirateur: c'est là matière à histoires, à romans réalistes ou sensationnels feuilletons. Il a fui ce marécage pour escalader les cimes reconnues. Il y respire une atmosphère d'élection et là, avec le tonnerre, la lumière et les astres, les voleurs de rêve ne le viendront pas chercher. Au besoin, il les pourra narguer et, à coup sûr, les vouer au mépris. Qu'il soit isolé! Peu importe: il prendra "racine au rocher orgueilleux et robuste de l'idéalité." Il ne travaille pas pour les richesses d'un jour, celles qui pourrissent: il a placé

son rêve dans l'éternité, au-dessus des intérêts politiques et de tous les intérêts. C'est un pur artiste ayant la religion de la beauté. Sous le filigrane du liminaire, il nous a dévoilé son évangile, livré les tables de sa Loi, de sa régie intérieure, de son individualisme. Qu'il en soit loué! Jamais, nous n'avons eu davantage besoin d'hommes et de poètes qui sachent s'extraire de la vie journalière, descendre en eux-mêmes, chercher au milieu de la contemplation de l'histoire, de la poésie et des mots, à découvrir la fuyante chimère... Il y aura toujours assez de ces politiciens et de ces hommes d'action dont nous sommes affolés et abêtis. Et n'est-ce pas une espèce de miracle que, dans une société comme la nôtre, où dominent les ventres dorés, les sonneurs d'écus, les adorateurs servils et odieux de toute bêtise régnante, il se soit rencontré des hommes assez fiers et assez libres pour vivre de pensées et de sentiments, s'ériger une règle d'existence idéale? Attitude farouche, certes, mais qui, en raison de son âpreté, dégage de la noblesse.

Si le poète du *Cœur en Exil* ne se jette pas dans le flot ordinaire des jours, s'il ne se laisse pas capter par les vicissitudes de l'heure, il cher-

chera, néanmoins, à atteindre l'expression d'art par les spectacles qu'il a sous les yeux. Il détachera des horizons canadiens quelques tableaux, des peintures. Mais il n'appuiera pas. Au contraire, il se gardera de discrétion comme lorsqu'un être digne parle des choses qu'il aime. Ah! il n'enfle pas la voix; nous le voyons soumis à une esthétique sévère et rien ne l'apparente à un Fréchette ou à un Chapman; une crainte salutaire le préserve des rhétoriques fanées: bref, il n'a rien d'un pompier qui s'époumonne en s'efforçant à donner l'illusion d'être un poète épique. Des notations discrètes, des touches lumineuses certes, un amour des spectacles, des images, de la lune, de la grouillante fête terrestre, garrotée dans la fuite des passions et des jours.

M. René Chopin se place au cœur des choses et il en devient leur ami, leur interprète passionné quand il ne va pas jusqu'à leur demander de le deviner et de l'envelopper d'oubli. Il leur donne une physionomie, une voix parlante. Il prête une signification à la lune en la personnalisant pour ainsi dire:

Dans l'espace où tu vois, ample et tuméfiée,
Yeux caverneux, fixant l'ombre pacifiée,
La bouche sans haleine, étrange en sa frayeur,
La lune au masque clair qui pousse sa clameur.

Il s'amuse avec l'écho comme un enfant sur la colline. La lune l'inspire décidément. Ici, c'est un être étrange qui promène sa course sur l'horizon, ailleurs, c'est une amante qui refait son chemin avec des voiles en deuil. Et comme la nuit il est frappé de lui-même, du mystère effrayant des ombres, et quel Oreste victime des Furies innombrables! Le vide lui apparaît, le vide de nos hivers qui a quelque chose de splendide et qui fait naître la peur. Il frissonne dans sa chambre déserte: la terre lui semble dépouillée de symbolisme vivant: c'est le froid, la mort, la bise glacée. La nuit lui semble être un sépulcre ouvert où l'on irait, dormant le sommeil définitif, oublier l'horreur de vivre. La nuit lui tend des breuvages amers ou malsains et, comme il est tourmenté, fiévreux, il s'y abreuve. L'angoisse le désarme de sa sérénité et des visions étranges se déroulent devant ses yeux:

O mutisme effrayant d'un monde sans pensée,
Traversé de lueurs au dur éclat d'acier!
L'astre mort des minuits reflète renversée,
La terre chaotique où brillent les glaciers.

Et quel artiste en frayeur que le vent, et auss quel ravageur! Et cela est vu; tous les dégâts sont racontés, et les émotions diverses qu'ils suscitent dans l'âme du poète. Ce peintre de la nature, capable de variété et d'ampleur, introduit au milieu de ses contemplations une sensibilité éveillée, curieuse, qui dévore tout. Qu'il chante la nuit, ce n'est pas pour elle-même seulement. Il l'aperçoit, "vaste, lactée, aux changeantes magies." Mais il la ramène toujours à un personnage qui est lui ou un frère des mêmes chimères ou de douleurs pareilles, — une amante selon son âme. Elle ne s'oubliera pas de sa pensée. Sur son décor reste fixée l'ombre, le masque de ses tendresses. L'apaisement n'est pas descendu jusqu'à lui: il s'y montre frémissant ainsi qu'aux premiers jours. ..."La chimère n'a pas vu son âme assagie." Il se pâme de jeunesse et d'amour et nous l'aimons ainsi, car il est vrai, sincère, ne consentant pas à dérober, sous des voiles illu

soires, les violentes passions dont il est ébranlé. Le poète sanglote de désir, la nature se compose une âme semblable à la sienne.

Les feuilles une à une, à peine remuées
Frissonnent d'un long rire innombrable et furtif,
Et disent leur extase à l'été sensitif,
Où lourdes de sommeil, se taisent revirées.

Dans le soir montent des appels ardents. Il supplie l'amour de venir, il interpelle sa jeunesse, il la veut conduire vers des fontaines de vie.

Ah viens, mon Intrépide! O mon Inassouvie!
Nous tuerons dans mon cœur le désir douloureux.

Il est plein de frissons et de cris; il est d'une humanité de toujours. Son mal lui arrive du passé, des extrémités de son être, de sa condition d'homme. Il pousse le cri de l'âme. On ne le voit pas se balancer aux pôles de l'univers dans un jeu puéril; la nature constitue un aliment à sa rêverie, elle monte dans son rêve pour l'agrandir, elle accompagne le gémissement d'un cœur altéré de lumière et d'ivresse. Et il boit la chaleur

éparse du soleil, le suc des fleurs, la rosée d
aubes. Cet homme sent, éprouve; il n'est p
seulement le dieu superbe qui sacrifie à son c
price les couleurs, les soleils, les espaces, tout
spectacle terrestre. Non, il fait crier la terre c
semblable à un cerf qui porte au flanc la javeli
mortelle, il s'y précipite dans un nuage de pou
pre, de sang, de volupté et de mort. Et que
beaux spasmes dont est secoué ce corps liv
aux flammes! Cris simples aussi, vrais, jaillis c
ce cœur en exil, de tous les exils, de ceux qui no
sont faits dans une nation, une époque, une v
d'homme, — de tous ces exils que les autr
hommes nous composent avec leur égoïsme, le
méchanceté profonde et leur bassesse innée, a
quise, entretenue.

Le poète de la nature et de l'amour se compl
tent. A vrai dire ils se mêlent. Ils ne seraient p
l'un sans l'autre. Un troisième les suit, celui c
la satiété.

J'ai visité tous les refuges de l'idée,
Où ma fièvre s'était tour à tour hasardée.

Ah! que je vous envie ces deux beaux vers dés
busés, Chopin. Mais puisque vous me les ave

dédiés, je les considère comme un peu miens: ils sont lourds de sens, de mélancolie douloureuse et de satiété certaine. Et puis ce vagabond qui marche sans cesse, qui regarde et interroge le sphynx éternel, c'est l'homme, je l'ai reconnu, nous l'avons tous reconnu. C'est lui! Il écoute sur les froids plateaux les rumeurs qui montent de la terre; il cherche un espoir, une ambition terrestre ou divine; il recherche, peut-être, ses croyances perdues. Et il est angoissé, meurtri, d'être passé dans tous les sanctuaires où il appelait des dieux, des âmes sœurs de la sienne, où il s'efforçait à retenir les fantômes de sa jeunesse, le visage vide d'amitiés qu'il avait cru invincibles. Laissez ce vagabond pitoyable tendre l'oreille aux musiques qui s'exhalent de lui-même et de l'humus où git, dans un linceuil de feuilles mortes, le spectre de ses juvéniles espérances.

...De voir un poète à l'affût du drame de son moi, avide d'analyse psychologique, pourrait consoler des protestations qui s'élèvent, inspirées qu'elles sont par un chauvinisme condamnable. En certains milieux, on reproche à M. Chopin de ne pas se commettre à des inspirations vieillies.

Sur des troncs bien morts, quelqu'un le voudrait voir s'amuser à des décorations de verdure neuve. On lui fait crime de désirer étreindre la beauté universelle, de rechercher les grands thèmes généraux, bref de tendre vers une expression plus large des sentiments qui constituent le fonds de la nature de l'homme. Grief puéril, mesquin, oiseux! En vérité, il n'y a pas de thème essentiellement bête: tout dépend de la manière de le traiter. Mais le Saint-Laurent est détestable quand on y voit certaines gens réfléchir leur visage satisfait dans l'éclatant miroir.

Ces gens-là vident le mot patrie de toute essence noble: ils l'ont tellement fait servir à leurs intérêts ou à leur stupidité latente que la curiosité nous est venue de courir à d'autres mots, qui ne fussent pas l'apanage des faiseurs et des sots. Nous sommes fatigués de ces mots justes et aristidiens puisque ceux qui en usent cachent leur vanité sous le retentissement d'une rhétorique plate et surannée, du bruit stérile que produisent leur voix et leur cœur. Ces hommes ne vivent pas; ils végètent hébétés, hagards, sans originalité, sur le terreau du passé qu'ils déshonorent en le rendant ennuyeux. Ce sont des morts vivants

qui s'imaginent écouter la grande voix des défunts et qui serrent sur leurs poitrines creuses une gerbe de vanités méprisables. Nous qui voulons vivre, nous demandons que l'imagination ait ses droits, le sentiment, de la grandeur, la vie, ses moyens d'expression variés et humains. Nous bâtissons notre citadelle sur les rives du temps: que le ciel la vienne illuminer! Nous avons des fenêtres qui ne se font pas avares d'en recevoir les rayons et une âme vibrante au vieux chant de la douleur humaine. Ce n'est pas assez, nous admettons toutes les manières à condition qu'elles ne demeurent plus un repaire de vieilleries. Jamais nous n'en resterons à Racine et nous ne craignons pas d'affirmer qu'un Verlaine est aussi nécessaire à la littérature française que l'auteur de *Phèdre*. Cependant, refaire Racine ou Verlaine serait de la démence. Ils nous ont laissé un exemple qu'il faut utiliser en nous cherchant un esprit qui soit nôtre. "Servez", disent les bateleurs trop connus; "servez où vous allez périr". Nous connaissons des recettes de morts infaillibles: la calomnie, l'indigence, la pauvreté, le silence, la folie. Nous sommes riches en ressources et nous sommes sans aveux comme sans scru-

pules. Le talent nous fatigue, nous répugne; il entrave nos heureuses digestions. Sans parler de ceux que nous avons empoisonnés à doses lentes et rendus stériles et parfaitement idiots comme nous-mêmes, voyez, à l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, cette tête rasée de jeune homme où des yeux hagards cherchent une intelligence morte à jamais. Ce fou, c'est un peu notre œuvre. Craignez ce fou: nous vous menaçons d'un destin pareil."

Oh! vous voulez que l'on serve, vous nous renvoyez à une tâche poétique de votre choix, où la liberté et l'élan nous seraient forcément mesurés. Vous voulez que l'on serve le présent! Mais il y a, d'après nous, trop de profiteurs dans le paysage: nous les voyons, nous les entendons, leur faisons grief de ne nous avoir pas préparé une atmosphère de littérature et d'art. Au lieu du règne artistique qui eût aidé au triomphe de l'harmonie dans la plénitude des dons, que voyons-nous? une véritable foire à charlatans de toute espèce et, entre grands seigneurs, les fourberies de Scapin renouvelées. Ils insultent à la beauté de vivre, ils se livrent à mille singeries, ils sont dévorés au flanc par l'égoïsme, cependant que sous le pavillon de l'idéal ruisselle le sang des jeunesses immolées.

Vous voulez que nous servions des intérêts actuels — et nous ne savons pas, par la faute d'un militarisme mondial où s'abîment les patries, si nous sommes anglais ou français, ou d'une espèce plus particulière, — quand il y a, au-dessus d'une unité flottante et dérisoire comme celle de la nation canadienne, une vérité d'art universelle, des chants que toutes les races ont entendus non sans frémir et qui jaillissaient des tourments de l'esprit, de l'amour et la mort. Matière inépuisable et susceptible de revêtir autant de formes qu'il existe d'âmes, et de sortir d'elles, pétrie de manière différente. Ce disant, nous offrons une réponse à ceux qui nous reprochent le souci de la forme. Que le dilettantisme nous soit permis puisqu'il constitue, à nos yeux, l'éducation artistique. Mais nous croyons aussi à l'imagination créatrice qui peut se passer d'hier et, comme au matin du monde, ainsi qu'il arriva aux artistes primitifs, vivifier la montagne, jeter la flamme à travers les matières inertes, faire courir dans les veines de la terre un frisson neuf. Voilà pour les élus qui ne sont pas encore nés d'ailleurs. Qu'il se dresse sur les Laurentides, cet Homère attendu de tous! Nous le voulons.

Mais que la sensibilité de notre époque surexcitée et qui s'ouvre aux choses de l'esprit fasse effort pour apercevoir la grande vérité éternelle et humaine, voilà de quoi regarder nos espoirs avec quelque confiance: comprendre le monde pour ensuite revenir aux vérités qui nous sont coutumières. Ce voyage littéraire au milieu des expériences terrestres permettra à l'œuvre canadienne de s'épargner la banalité ou le néant.

M. René Chopin s'élance sur les routes de la terre. Le permanent sous tous les cieux, il nous le cherche et, ce beau captif palpitant, il nous l'apporte dans ses bras fraternels. Sa valeur, c'est de s'arracher de son temps et de voir, au-dessus des limites d'une nation, le tableau universel. Il y a des vérités morales, intellectuelles, qui sont d'hier et d'aujourd'hui: elles ne connaissent pas de climat, de milieu, de pays. L'âme et ses passions reste la même partout: ce qui la nourrit, l'élève ou l'abaisse, ce qui la rend identique à ce qu'elle était jadis, ses capacités d'adorer ou de haïr, sa volonté de puissance et ses fléchissements en présence du désir et des sortilèges voilà un domaine que veut connaître le poète de Montréal. Il tente de faire saillir les côtés subli-

mes et bas qui en composent l'unité essentielle. Il palpe le cœur de l'homme; il voudra à un moment, mettre son oreille sur ses battements tandis que, plus loin, il écoutera les voix de l'amour, des tristesses automnales, la bataille inassouvie des instincts aveugles. Il voit en grand, il voit dans l'universel, dans l'infini. Les *Paysages Polaires*, *Le Poème du Soleil*, *Les Arbres*, autant de rencontres de l'homme avec les mystères hallucinants de la vie; autant d'échappées vers cette terre promise où s'abolissent les barrières, les géoles où gémit et angoisse la pensée esclave. Vivre un peu pour ce qui n'a pas d'intérêt immédiat, ne pas croire que toute la poésie est réduite dans un morceau de pain, façonné par des mains connues, mais se nourrir de toute nourriture terrestre! M. Chopin s'exalte à vivre: il nous découvre un esprit avide que ne peut rassassier le port de Montréal ou une terrasse de Québec. Louons-le de soupçonner, de savoir que là ne finit pas l'empire de la terre, et de cette diversité d'aspirations qui le range parmi les poètes compréhensifs et humains.

Je voudrais dire combien *La Vitre en Flamme* me paraît d'une distinction souveraine. Et j'ai

la hantise des *Petites Promeneuses*, de ces gestes souples, menus et caressants; et, ces cœurs d'argile, je les vois battre, se soulever de désir. La science du beau s'y retrouve avec un déroulement léger de choses frêles, aimables et graciles. Les images sereines, douces, se déploient avec une grâce exquise. Un artiste nous est né qui fait sourdre dans une pièce toutes les sources de la poésie à la fois! Une ombre à peine. J'ai bien envie d'écrire que ce morceau plein de délices, fleuri d'émotions naïves, de volupté mystique est un petit chef-d'œuvre. Je me penche et je bois à cette onde fraîche et je me dis que c'est, chez nous, une des choses les plus belles, les plus neuves dans sa simplicité ardente et mesurée.

Des vers admirables me demeurent attachés à la mémoire; je ne peux tous les choisir: ils sont trop. Que je m'arrête au *Poème du Soleil.*

Il y a dans ce thème une ampleur qui touche à la grande éloquence, une richesse de mots, de rimes sans recherche minutieuse ou pédante, un souci d'englober la nature dans des strophes et de la fixer par ce qu'elle a de plus poétique et de plus brillant. Puis, une réhabilitation de l'adverbe, qui, bien placé, produit un effet curieux, quelques

tours archaïques délectables. Dans *Dementia Solis*, abandonnant un rythme qui deviendrait trop uniforme, des vers brisés qui se cassent avec la plus dextre des fantaisies, une construction de phrases qui relève de l'art le plus certain, un amusement d'artiste qui, possédant la faculté de sentir, épouse le rêve terrestre, jouit des arabesques du soleil et des fêtes de la vie. (1)

Ici, une notation neuve, qu'il faut arrêter dans nos souvenirs:

L'air tremble, tourmenté de fines étincelles
Qui font un rideau bleu de petits ronds dansants.

Bref, un morceau lyrique qui, lorsqu'on le lit à haute voix, semble une pièce musicale dont

---

(1) On a écrit que M. Chopin adorait le soleil. C'est une plaisanterie comique. Le poète du *Coeur en Exil* fait de la littérature, de la poésie. Il n'exprime pas d'idée religieuse quand il célèbre le soleil, il s'abandonne à un lyrisme permis qui nous vaut de magnifiques accents. Ses mouvements d'enthousiasme montent vers la lumière. Et ici le mot "divin" constitue un terme poétique, dépouillé de toute signification théologique. M. Chopin emploie donc le mot "divin" à bon escient. Véritable poète, il sait se faire l'âme à la poésie, préparer son atmosphère et user d'expressions formelles qui recouvrent une plus grande intensité. Les poètes du XIXe siècle et les modernes ont fait usage de cette épithète dans le sens que lui donne M. Chopin, et il n'est pas bien sûr que ceux du dix-septième ne l'aient pas employée tout de même. C'est un mot consacré en poésie et qui neuf fois sur dix ne revêt pas le sens qu'on a voulu lui trouver dans les poèmes de M. Chopin. O querelle béotienne!

chaque mot aurait, en même temps qu'un sens précis, une valeur harmonique. Il y a là comme un résidu des quatre grandes traditions poétiques, toutes quatre distinctes, quoique fondues, et dont les somptuosités se déroulent en un bel équilibre. Un racinien ne s'exprimerait pas tout à fait de cette façon-là. Il aurait peur de ses mots, de son geste et de la phrase qui l'accompagne. Il s'envelopperait de rigide pudeur et d'abstraction. Le romantique exhalerait son cri avec exubérance; il s'éparpillerait dans la diffusion et dans un beau désordre que nous sommes loin de mépriser. Un parnassien n'apparaîtrait qu'exclusivement occupé de la rime pour la rime avec affectation d'impersonnalité. Il lancerait ses verbes dans un miroir et les contemplerait de loin avec des airs qu'il sait distingués. Et ces mots, comme il les choquerait ensemble, grisé de lui-même et souvent du vide de son âme qu'il fait passer au travers! Sur l'écran des choses, le symboliste, lui, fixerait ses symboles, les nuances passionnées de sa religion du mystère, des obscurités savantes au sein d'une nature choisie et sublimée. Or, M. René Chopin, qui est de son temps, utilise les richesses léguées par ces quatre grandes traditions poétiques.

Les termes abstraits se rencontrent, des constructions archaïsantes et des vocables qui recouvrent de la "substantificque moelle"; des adverbes au sein d'une inspiration moderne. Et du lyrisme, quelquefois exalté; des notations de couleurs, de décor; les mille et une vies devinées, pressenties par un cerveau que n'ont pas embrumé les systèmes, un cerveau qui n'est pas stylisé de même qu'une feuille d'acanthe, et qui accueille le flot multiforme des sensations.

...J'ai terminé mon voyage à travers mes souvenirs de jeunesse. Arrêtant au passage des figures qui me furent chères, j'ai tenté d'en fixer ici quelques traits, de modeler leur effigie dans une argile imparfaite. Je sais ma besogne mal accomplie. Mais, peut-être, que mes amis et moi nous n'avons pas travaillé en vain, et que certains soirs de communion avec l'âme des rêveurs et des poètes ont préludé à un labeur fervent où nous essayions, avec des chants et des rires, l'ébauche de nos rêves et l'aveu de quelques regrets. Le goût des mots, la passion des formes harmonieuses, la libre course des idées, voilà notre aventure. Elle peut souffrir la critique, elle la souhaite même parce que chaque chose

pour renaître, durer ou s'épanouir, doit êtr
remise en question. L'avenir est dans la recher
che, l'examen, les tentatives audacieuses, la néga
tion d'hier. Et puis les fleurs ne s'élancent qu
des terreaux remués; de chaque effort consenti e
vécu on peut prévoir d'autres initiatives, d
pleines moissons.

Sur le rivage déjà se presse une autre généra
tion, neuve devant la vie, l'espoir, le rêve. Qu'ell
y tressaille de toute sa chair et de tout son espri
afin de nous apporter dans ses bras quelque divi
nité inconnue.

être
echer-
néga-
t que
enti et
es, de

énéra-
Qu'elle
esprit
e divi-

TABLE

TABLE

Pages

M. Albert Lozeau.....13

M. Paul Morin.....39

M. Guy Delahaye.....63

M. Robert La Roque de Roquebrune..81

M. René Chopin.....89

Imp. Paradis-Vincent & Cie, Rue Beaudry, 320. Montréal.